MVSE CHRESTIENNE.

Diuisée en trois Parties.

A sçauoir,

La 1. Le Triomphe de Charité.

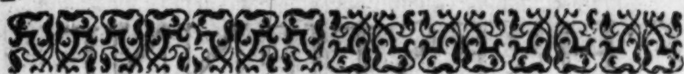
La 2. Vn Chant Pastoral.

La 3. Un Traicté des miseres du temps.

PAR ADRIAN DE ROCQVIGNY.



M.DC.XXVII.



Aux Fidelles Pasteurs,

Anciens & Diacres de l'Eglise Françoise, recueillie en la ville de Londres.

SONNET.

VOvs maison de Iacob, que Dieu par le tourment
A faict sortir puissant de l'Egypte rebelle;
Et qui loin des Pharons, sous vn peuple fidelle,
Paissez d'vn don diuers vos Parcs heureusement.
Puis que pour estre instruit, dans ce grand bastiment,
Au trauail qui du lieu faict paroistre le zele,
I'ay tins rang entre vous, & descrit par parcelle
De vos sainctes leçons le digne maniment.
En faueur de ces dons, faictes que la matiere
Puisse rentrer en place ou elle prit lumiere:
C'est ce qu'attend mon vers si vous l'auez à gré.
L'esclair retourne en haut d'ou il naist par meslange,
Le corps de terre né en terre se rechange,
Et ce qui vient de vous reprendra son degré.





LE TRIOMPHE DE CHARITE'.



Ans l'vnique Archetype ou l'esprit trouue en-
A l'heure que le corps digere le sõmeil, (trée,
Morphée me monstra sur le poinct du resueil
Vne saincte Beauté, & sa pompe sacrée.

C'est elle qui m'induit à reduire en memoire
Les choses que le Ciel me veut representer;
C'est elle qui m'instruit afin de raconter
Au peuple qui craint Dieu, son Triomphe *& sa gloire.*

Vray est que i'entreprends ce que maint personnage
Pourroit me deuançant docte auoir mieux chanté:
Mais celle dont le don n'a pareil en bonté,
Peut rendre plus que l'art vtile mon langage.

Immortel, tout parfaict source d'intelligence,
Dieu qui cache ou reuele aux hommes le sçauoir:
Esleue à toy mon ame, & me fay conceuoir
Propos dignes des dons de ta grand Sapience.

Afin qu'illuminé du feu de ta lumiere,
Qui faict voir aux petits tes secrets moins compris,
Ie sois faict, m'instruisant d'vn art sans art appris,
Propre à ta verité rangé sous ta banniere.

Charité *est le nom de celle que ie chante,*
Montée sur vn char, non tel que le desſein
Qu'vn Tubal auroit faict & forgé de sa main
Pour monstrer de son art la fabrique excellente.

Ains à voir sa splendeur, si on le peut descrire,
Il ressemble à celuy qui porta dans les Cieux
Le Prophete viuant, qui laissa soucieux
Sa mante à son amy & le don de predire.

Loing du soing enchanteur que l'homme avare prise
Plus que tous les parfums du sacré sainct Autel,
La Foy & l'Esperance aux yeux de l'Immortel,
Luy preparent sa course en faueur de l'Eglise.

Qui tire ce grand Char & son bel exercite,
Sont quatre pelicans qu'vn seul Agneau conduit :
La veufue l'accompagne & l'affligé la suit,
Car iamais Charité *courtoise ne les quitte.*

Charité *sur son chef en forme de couronne,*
Porte vn tissu de fleurs dignement composé :
Le lis y flaire bon, l'œillet y est posé,
Et maint bouton de rose odorant y fleuronne.

C'est (ô Muse mon soing) la fleur sainctement belle
Par qui nous desarmons l'Eternel de courroux :
C'est le baulme excellent, qui agreable & doux,
Parfume nos esprits d'odeur toute nouvelle.
Tout autour de son corps rayonne vne lumiere
Qui decore sans art sa parfaite beauté :
Constance, Patience, & douce Humilité,
Se rangent en tout temps sous sa saincte banniere.
La Robuste vertu à gauche de Prudence,
Porte deuant son char vn Throsne de douceur ;
Où celle qui desduit nostre procez peu seur,
Tient son siege au milieu auec la Temperance.
La blanche Verité plus bas ouure vn grand Liure,
Qui descrit de ses dons le merueilleux pouuoir :
Et afin que chacun le puisse mieux sçauoir ;
I'ay voulu que ma plume en ces mots le deliure.
Dieu est de Charité *l'inespuisable veine ;*
Son amour enuers nous vient de sa grand' bonté.
Les siens luy sont cognus par ceste Charité,
Et sans la Charité *toute amitié est vaine.*
L'homme a beau se vanter de sa docte eloquence,
Quand bien il parleroit le langage des Cieux,
S'il n'a la Charité *son ton melodieux*
Ressemble au fin airain qui tinte sans cadence.

Il a beau se vanter du don de Prophetie,
Et de dire sçauant les choses à venir :
Il a beau de ses biens liberal deuenir,
Sans auoir Charité *vn rien le glorifie.*
Il a beau presumer d'auoir en sa puissance
La vertu du miracle au regard de sa Foy ;
Il a beau seruir Dieu & souffrir pour sa Loy,
Faute de Charité *son œuure peu l'auance.*
Charité *par courroux n'est iamais depiteuse,*
Elle est d'vn cœur benin, accort & patient :
L'vtilité d'autruy elle va preferant
A son vtilité, sans en estre enuieuse.
Charité *s'esioüit lors que quelqu'vn prononce*
La pure verité sans s'esgayer du mal :
Charité *est ardente & son but principal*
Est d'apporter secours auant estre semonce.
Charité *souffre tout, tout croit & tout espere :*
Charité *peut de soy satisfaire à la Loy :*
Charité *peut desia nous donner par la Foy*
Le gage bien-heureux du bien-heureux Mystere.
Mais tandis que ces mots descouloient de ma plume,
Et que de mon dessein ie poursuiuois le bout ;
Vne vieille affamee ore qu'en mangeant tout,
Refroidit tout à coup le sainct feu qui m'allume.

Car ſes os paroiſſans à trauers ſa chair nuë,
Son tapi deſchiré, ſes ongles de crampon,
A force de compter les threſors de Mammon,
Firent que Charité *diſparut de ma veuë.*

Le temps qui la connoiſt la nomma Auarice,
Nom qui ne peut aſſez exprimer ſon deſir :
Et *qui faict, mon Lecteur, bien qu'auec deſplaiſir*
Qu'inſiſteray tant plus à deſpeindre ce vice.

Elle *reſſemble au mal du fievreux hydropique,*
Qui ſans raſſaſier auale la boiſſon :
Son cœur eſt vn ſepulchre ou en toute ſaiſon
Inſatiable on void ſon deſir tyrannique.

Elle *eſt le feu, l'acier, le marteau & l'enclume,*
Ou Satan & l'Enfer forgent iniquitez :
Elle *eſt la grand Charybde ou nos cœurs agitez*
Se laiſſent engloutir au flot qui les conſume.

Tout vice fache autruy ſe laſſant de le ſuiure,
Mais l'auare en ſon mal n'eſt iamais ſatisfaict ;
Tout vice par le temps caduc perd ſon effect,
Mais plus elle vieillit plus on la void reuiure.

Bref elle eſt du peché & la ſource & la chaine,
D'ou naiſſent en effet les paſſions du corps,
Et qui pour l'aſſiſter font icy tant d'efforts
Qu'on diroit que Satan contribuë à la haine.

La premiere du rang pour la voir mieux suiuie,
Enfle d'Ambition les cœurs plus releuez :
L'Ire y fournit ses yeux ardents & esleuez,
Et l'autre au poil d'Aspic y produit son Enuie.

Sur vn Throsne d'acier arriue l'Iniustice,
Son poids d'or en la main tresbuchant faussement ;
La seiche Hypocrisie y parle doucement ;
Mais sous vn zele feint croupit son Auarice.

Celle qui impiteuse est tousiours abayante
Apres biens, apres sang, s'appelle Cruauté.
La Vengeance s'y trouue & la Stupidité
Imbecille de corps, mais d'esprit violente.

La miserable Crainte y tremble sans science,
Et la Haine au cœur dur y faict voir son courroux :
La Vanité les suit, mais voulant plaire à tous,
Fade produit le vent qui seul la recompence.

L'autre à voir sa façon, & cest œil qui l'incite
A deguiser son teint d'vn fard qui la trahit,
Doit estre l'Inconstance, & de plus à l'habit
Qu'elle porte changeant, & qui fait qu'on l'imite.

La foiblesse paroist comme on l'a represente
Ore pasle, ore rouge, & si n'apporte rien ;
Car le doute & l'espoir la priuant de tout bien,
Font qu'elle tombe aussi sans qu'aucun s'en ressente.

On

On y void souhaitter la blesme Ialousie
Cent yeux plus que les siens pour encherir le tout:
On y void la Paresse accrouppie en vn bout,
Auec la Pauureté au bissac endurcie.
A gauche i'apperçoy la rase Seruitude,
Qui n'a ny Foy ny Loy, que le respect des grands;
Puis la Bouffonnerie entre les plus sçauans,
Là peruertit le droict par mots d'incertitude.
Sa prochaine qui n'a ny sçauoir ny adresse,
Et qui faict vne loy de tout ce qu'il luy plaist,
L'Ignorance est son nom, car elle dit l'arrest
Indifferent à tous & puis demande qu'est-ce?
Ie ne dois oublier d'adjouster en ce compte,
Celle aussi de qui l'œil corrompt la chasteté,
Et qui pour vn present quelque fois disputé,
Faict gloire en se perdant du gibier qu'elle affronte.
Ny ce ventre de porc, qui fole & estourdie,
Y faict voir son gros nez rouge comme vn tison;
Veu qu'en consumant tout sale dans la boisson
Son rang m'accuseroit, car c'est l'Yurongnerie.
Mesmes la Trahison taciturne en malice
Lâche y trouue sa place & la Formalité;
La camuse Insolence & la Cupidité,
Tiennent aussi cartier sous ce chef d'Auarice.

Quatre pechez sanglans d'vne fureur cuisante
Roulent son chariot plein de desloyauté,
Le premier est de Dieu le Mespris effronté,
Et le second l'Oubly de la mort rauissante.

Defaillance de cœur & l'Inhumain courage,
Compagnons de malheur, les suiuent au grand pas:
Rapine & Chicheté la menent haut & bas,
Imitans du cocher l'humeur & le langage.

Quel tan vous faict quitter, ô Megeres cruelles,
Les effroyables bords de l'Enfer tenebreux?
Ministres de Pluton, a quoy ces coups affreux
Que descochent les traicts de vos ames bourrelles?

Las! à quoy tant de bruit? à quoy tend cét orage
Qui esbranle d'ahan vos tremblantes maisons?
A quoy ce noir essain, que vos sales poisons
Font sortir de l'enfer tout boüillonnant de rage?

Est-ce pour diuertir la malice de l'homme
Que luy monstrez desia ses peines à venir:
Où bien sont-ce vos maux, qui feignans le punir,
L'esueillent du danger ou paresseux il chomme?

Non, non plustost du iour la brillante lumiere,
Peruertissant son cours, esclaireroit la nuict:
Et la nuict chasseroit l'astre qui de iour luit,
Que iamais vous changiez vostre haine premiere.

Car helas! qui ne void que tant plus l'homme est riche,
Et tant plus vers son Dieu il se rend negligent:
Qui ne void que du sien il se rend indigent,
Et que plus il amasse & plus il deuient chiche.
Hé qui ne void encor que tel durant sa vie,
Apres auoir risqué son ame pour ses biens,
Est contraint les laisser, par faute d'enfans siens,
A maint, voire & souuent, qui luy portoit enuie.
Or posons que ses fils heritent sa cheuance,
Et que son grand amas les esleue à honneur:
Posons que son dessein les comble de grandeur,
Et que de toutes parts soit veu leur abondance.
Mais qui ne void aussi que parmy la richesse
S'embraze quelque fois le feu de volupté?
Feu de qui les tisons ardents d'iniquité,
Ne les quittent iamais que le subjet ne cesse?
A quoy donc leur laisser tant de vaine cheuance
Sinon les surcharger d'inutiles thresors?
Las! à quoy ce Mammon puis que l'ame & le corps
Ressentent la douleur qui les tient en souffrance?
Il faict qu'au bien d'autruy ils portent Ialousie,
Et que d'vn œil malin ils luy creuent les deux:
Il les enfle d'orgueil, il les rend cauteleux,
Muables, indiscrets, remplis d'hypocrisie.

Quatre pechez sanglans d'vne fureur cuisante
Roulent son chariot plein de desloyauté,
Le premier est de Dieu le Mespris effronté,
Et le second l'Oubly de la mort rauissante.

Defaillance de cœur & l'Inhumain courage,
Compagnons de malheur, les suiuent au grand pas :
Rapine & Chicheté la menent haut & bas,
Imitans du cocher l'humeur & le langage.

Quel tan vous faict quitter, ô Megeres cruelles,
Les effroyables bords de l'Enfer tenebreux?
Ministres de Pluton, a quoy ces coups affreux
Que descochent les traicts de vos ames bourrelles?

Las! à quoy tant de bruit? à quoy tend cét orage
Qui esbranle d'ahan vos tremblantes maisons?
A quoy ce noir essain, que vos sales poisons
Font sortir de l'enfer tout bouïllonnant de rage?

Est-ce pour diuertir la malice de l'homme
Que luy monstrez desia ses peines à venir:
Où bien sont-ce vos maux, qui feignans le punir,
L'esueillent du danger ou paresseux il chomme?

Non, non plustost du iour la brillante lumiere,
Peruertissant son cours, esclaireroit la nuict:
Et la nuict chasseroit l'astre qui de iour luit,
Que iamais vous changiez vostre haine premiere.

Car helas! qui ne void que tant plus l'homme eſt riche,
Et tant plus vers ſon Dieu il ſe rend negligent:
Qui ne void que du ſien il ſe rend indigent,
Et que plus il amaſſe & plus il deuient chiche.
Hé qui ne void encor que tel durant ſa vie,
Apres auoir riſqué ſon ame pour ſes biens,
Eſt contraint les laiſſer, par faute d'enfans ſiens,
A maint, voire & ſouuent, qui luy portoit enuie.
Or poſons que ſes fils heritent ſa cheuance,
Et que ſon grand amas les eſleue à honneur:
Poſons que ſon deſſein les comble de grandeur,
Et que de toutes parts ſoit veu leur abondance.
Mais qui ne void auſſi que parmy la richeſſe
S'embraze quelque fois le feu de volupté?
Feu de qui les tiſons ardents d'iniquité,
Ne les quittent iamais que le ſubjet ne ceſſe?
A quoy donc leur laiſſer tant de vaine cheuance
Sinon les ſurcharger d'inutiles threſors?
Las! à quoy ce Mammon puis que l'ame & le corps
Reſſentent la douleur qui les tient en ſouffrance?
Il faict qu'au bien d'autruy ils portent Ialouſie,
Et que d'vn œil malin ils luy creuent les deux:
Il les enfle d'orgueil, il les rend cauteleux,
Muables, indiſcrets, remplis d'hypocriſie.

B ij

Il les rend insolens d'vne audace camuse,
Car ce vice a cela qu'il faict teste aux plus forts,
Il les rend violens d'esprit plus que de corps,
Pour faire par autruy ce que la main refuse.

Nonchalans il les rend amis de la paresse,
Timides, ignorans, enflez de vanitè:
Il les perd dans le vin, pour d'vn sens hebetè
Les embarquer ès maux dont s'ensuit la detresse.

Car de là vient le ieu, & du ieu la ruine,
Pour en voir mal conduits sur vn detz trauersè,
Perdre plus de butin que le pere au passé
N'auoit acquis chetif en vingt ans de rapine.

De là vient le discord, la haine, les querelles,
L'iniure, le cartel, meurtres & assasin.
Et de là que souuent est faict du plus mutin
Le gibier d'vn pendart, putains où maquerelles.

Il faict auant le temps, pour heriter du frere,
Que le frere inhumain auance son cercueil:
Il faict que le colere outrage son pareil,
L'intime son amy, le mauuais fils sa mere.

En fin il les embarque ou sont les plaideries,
Sacrileges, larcins, brigues & faux contracts:
Il les loge au Senat entre les Magistrats,
Portans les vns au sang, autres a trecheries.

Si ces maux impunis ès lieux de ma naißance,
N'auoient infecté l'air des autres nations,
Discret, i'eusse táché par mes deuotions,
A cacher de leurs traicts la pestifere engeance.

Voire si les excez qu'on void en la Ieunesse,
Le mespris des parens, & le degast de biens,
Ne m'eussent prouoqué iusqu'à tenter des miens,
I'aurois teu la douleur qui cause ma tristesse.

Mais prodige effronté tes maudites racines,
Ont mesmes trauersé pour prendre germe icy:
Ma Muse tu le sçais, tu le sçais mon soucy,
Pour auoir depuis peu rencontré leurs espines.

Ces procez intentez, remplis d'ingratitudes;
Ces escrits menaçans, ces liures tant cotez;
Bien que ie ne les ay ny crains ny redoutez,
Si ont-ils toute fois diuerty nos estudes.

Mais comme vn feu caché dans l'espais de la nuë,
Flambe, gronde, rougit, tonne & puis se dissout;
L'Eternel a voulu, me declarant absout,
Faire esclater au iour la verité connuë.

Car la blanche Themis, vierge que nul n'affronte,
Obseruant que ce Monstre abusoit du Senat;
Sage prit la balance & son glaiue primat,
Pour neutre decider du procez à sa honte.

Graue & prudent Noé, Sceuole de nostre âge,
Admirable en Conseil, admirable au Parquet,
Mais sur tout admirable en ce que son caquet,
N'eut pouuoir ny son or de t'induire à l'outrage.
Soit donc tousiours ainsi, ô Dieu par ta Iustice,
Repoussé l'outrageux & sa desloyauté;
Soit ton coup si bien veu qu'à iamais l'equité
Triomphe des peruers, Charité *d'Auarice.*
Ce fut lors qu'attiré à destourner ma veuë,
Par le brillant esclat du beau char indompté,
I'apperceu captifuez deuant la Charité
Tous ceux qui de son regne empeschoient la venuë.
Ie vy au premier rang ce grand chef d'Auarice,
Suiuy du noir essain qui l'auoit assisté:
Ie vy mille bourreaux armez de cruauté,
Executer sur eux vn eternel supplice.
Non loin marche celuy que la beste muette
Pour sa rebellion censura viuement.
Puis i'apperçoy Laban puny seuerement
Pour auoir poursuiuy Iacob en sa retraitte.
Là pleure en vain Ioël & Abi-ja son frere,
Tristes d'auoir enfraint le conseil paternel:
Giezi s'y plaint aussi de ce que l'Eternel
Luy faict encor sentir l'ardeur de sa colere.

Iehoiachim attaint d'auarice ſanglante,
S'y trouue accompagné de mille grands Seigneurs,
De Juges corrompus, de chiches Gouuerneurs,
Et du peuple adonné à vſure meſchante.
On y reconnoiſt bien auec leur triſte mine,
Ceux qui diuertiſſoient l'offrande à l'Eternel:
On y diſcerne auſſi ceux dont s'eſt plaint l'autel.
Pour auoir detenu ſa diſme par rapine.
On void à l'autre rang la Secte Phariſique,
Car ſa ruſe n'a peu l'excuſer des Enfers;
Puis on y void celuy qui tout bardé de fers,
Fut traiſtre, ſacrilege & parricide inique.
Car c'eſt cèt impoſteur, pour cenſurer Marie,
Qui oſa effronté, ſous vn traict de voleur,
Luy dire que ſes dons, ou la iuſte valeur,
Deuoient cherir le pauure & non pas le Meſſie.
Mais ton coup deſloyal s'eſt rendu manifeſte,
Car qui ta incité, Apoſtat dy le moy?
A trahir le Sauueur, voire ton Dieu, ton Roy,
L'ayant meſme liuré par vn baiſer funeſte?
Tu ſçais, ſubtil vanteur, que ce fut l'Auarice
Appellée a bon droict racine de tous maux:
A ton dan tu le ſçais & ces lieux infernaux,
Ou tu ſouffres maudit t'en diſent le ſupplice.

Sillez, fillez mes yeux, ou bien si vos prunelles,
Ne se laßent de voir le iugement de Dieu,
Obseruez ce qui suit, car icy est le lieu,
Ou souffrent des damnez les ames plus rebelles.

Son prochain est celuy qui cuidoit temeraire
Acheter par argent le pur don du Seigneur;
Ie le voy censuré d'vne iuste fureur,
Portant encor au front la marque du salaire.

On y void cestuy-là qui pleura sa boutique,
Lors qu'on abolissoit son mestier & ses Dieux:
On y void tenailler les maistres odieux,
De celle qui vendoit au peuple sa magique.

Là sont ces deux espoux dont l'esperance vaine
Les fit dißimuler sur vn don pretendu;
Et qui se pariurans, apres l'auoir vendu,
Ingrats furent frappez de mort triste & soudaine.

I'apperçoy puis apres sortir hors des cauernes,
De diuers Artisans les nombres enchaisnez;
I'apperçoy les Lombards tristement estonnez,
D'y voir tant de Marchands au cartier des modernes.

Car ce sont eux de vray, qui comblez de misere,
Souffrent desesperez le fruict des maudißons;
Et qui dans le tourment detestent les saisons
Esquelles ils rongeoient le pauure par enchere:

Ie les voy tallonnez des autres qui par change,
Risquoient mal preparez le bien d'autruy sans peur,
Et qui pour s'enrichir d'vn traict lasche & trompeur,
Le payoient endurcis du delay qui tout mange.
Aßez proche du bout gemit ce grand brauache
Qui n'aguere entre nous aualoit l'orphelin,
Et qui s'accommodant trompa son Medecin,
Tant il estoit expert à trousser sa moustache.
Là pleure außi ce fat qui surchargeoit sa soye
D'vn poids, qui desloyal tant de monde abusoit;
Car comme dans le noir son poids il composoit,
Son rang des plus noircis triste rabat sa ioye.
I'y reconnu encor ce grand mascheur de Messes,
Qui quitta l'Euesché pour nous vendre son traict;
Et qui en le vendant auare & peu discret,
Se laissa prendre au piege ourdi par ses finesses.
Car c'est luy qu'on a ouy prescher, volant le Temple,
Que le seul Antechrist est l'Euesque Romain.
Et tandis remandé bastisant sur le gain,
Nous condamner au feu dont son corps fut l'exemple.
Non que i'approuue icy tant fust il idolatre,
Le tour qu'on luy joüa lors qu'il nous eut quitté,
Non, mais bien ie le dis blasmant l'impieté
D'vn Prelat qui fameux prit son titre à Spalastre.

Laiſſant donc là ce Preſtre & ces vains artifices,
Ie vy maint Tabellion, deſia faict au tourment:
Ie vy des Financiers l'auare regiment,
Suiuy des Vſuriers & autres leurs complices.
Plus bas le Magiſtrat & le Iuge ſeuere
S'attriſtent de ſe voir au rang des Aduocats;
Car plaidans d'vne voix la vente des eſtats,
Ils ſouffrent d'autant plus que la faute eſt l'enchere.
Or les pires du compte & des meſchans la lie,
Sont ces peſtes de Cour, qui pour tromper les grands,
Leur apprenoient maudits les mœnrs de nos tyrans,
Qui tirent du ſubjet & le ſang & la vie.
Ie les voy ſous le ioug des peines plus ſeueres,
Pour auoir de nouueau inuenté mille impoſts;
Et pour auoir cauſé qu'on void dans le repos
Vn peuple qui gemit ſous le faix des miſeres.
Ie ne dois taire icy comme la Simonie
Par eux fut introduite en nos Temples plus ſaincts;
Ny meſme qu'auiourd'huy ſe vend par leurs deſſeins
Le droict auec l'eſtat, l'eſtat par tyrannie.
Mais quoy, ie conterois auſsi toſt les medailles
Qui carclouënt le Ciel de feux eſtincellans,
Que de vouloir nombrer les malheurs frais coulans
Qu'ont pour nous affliger inuenté ces canailles.

Car c'eſt la verité, tel fut leur artifice,
Qu'à peine ſe peut voir ville, clocher, hameau,
Palais, terre, maiſon, port, paſſage, ruiſſeau,
Ou leurs coups ne ſoient veus, tant regne l'Auarice.

Pleuſt à Dieu que ce Monſtre en rauageant la France
N'euſt fait meſme entre nous voir ſon traict Machiauel
Celuy qui à Saumur, vendit peuple & autel,
N'euſt aceré le fer qui nous tient en ſouffrance.

Combien que ie ne veux, pour monſtrer ſa Caballe,
Raconter tous ſes faits, veu qu'il eſt apoſtat.
Et qu'en nous de F Ferrant, ſur l'eſpoir d'vn eſtat,
Il enuioit l'autel d'vne humeur Caniballe.

Auſsi rien ne m'atriſte, en comptant leurs machines,
Tant que faict l'eſtranger, ce grand forgeur d'Edits,
Et dont les triſtes coups dans nos malheurs predits,
Tramerent ſous deux Roys nos fatales ruines.

Son ris Sardonien & ſa couleur tranſie,
Son cœur ambitieux, ſon projet mal mené,
Auec ſon poil my-more & ſon rang de damné
Le diſcernent aſſez ſans dire auſsi ſa vie.

Si j'euſſe eſté Toſcan lors qu'auec les deffences,
Ie vy tes gens au port preſts à rauir mon bien,
Tu m'euſſes deſloyal, quoy que praticien,
Permis de l'enleuer comme aux tiens nos finances.

Car i'ose dire icy que tes fougueuses mules
Ont transporté de France, aux yeux des Nations,
Plus d'escus en ton temps pour fournir tes coyons,
Que n'ont voire en cent ans faict le Pape & ses Bules.
Mais laissant là tes traicts, Dieu donc dans ces ruines,
Me preseruant du vol, son bras non satisfait,
A permis que ton corps a dancé au gibet,
Ou d'vn coup prindrent fin tes ruses Florentines.
Tu as mal profité lisant du personnage
Qui en pays estrange apperceut en dormant
Les Anges à l'eschelle, & IESVS l'animant,
Luy promettre & aux siens, Canan pour heritage.
Car c'est luy qui luitoit afin que le bon Ange
Le benist en chemin, mais tu luitois Iudas
Contre l'esprit diuin, qui preschoit haut & bas
Que tu estois maudit des siens en terre estrange.
Ainsi du tronc flestry la plante Sodomite
Es plaines de Gomorre anime le passant,
Tant a maudire l'arbre au rameau palissant,
Qu'a detester du fruict la pomme aussi maudite.
O Soleil eternel, puis que sans ta lumiere
L'homme est vn loup à l'homme, & l'homme contre toy
Vn prophane animal, sans respect & sans Foy,
Voire vn traict effacé de ta grace premiere.

Vueilles en ta douceur, ô Dieu, & pour ta gloire,
Apres l'auoir laué au ſang de IESVS CHRIST,
Si bien luy r'allumer le feu de ton Eſprit
Qu'il ſoit or' vn rayon digne de ta memoire.
Ainſi pour m'approcher du throſne de ta grace,
Plaiſe toy, ô mon Dieu, me tirer hors d'icy;
Tire moy de la preſſe, ou ce peuple endurcy,
Pour trop citer leurs noms faict que ma voix ſe caſſe.
Hè! me voicy dehors, voicy deſia i'admire
Ceux qui ont eſuité ce Monſtre & ſa rigueur;
Et dont les ſainctes mœurs en reſiſtant l'erreur,
Nous monſtrent le chemin du lieu ou l'ame aſpire.
Cà que ie vous embraſſe, ô troupe valeureuſe,
Poſant deſſus vos fronts le laurier merité,
Cà que ie vous embraſſe, en qui la Charité
A trouué de ſon champ la moiſſon planteureuſe.
Venez peuple indompté, venez troupe ſacrée,
Venez à ce Triomphe *entant qu'auez l'honneur*
D'hoſpitale vertu, Atrempance & douceur,
C'eſt raiſon que la palme en vos mains ſoit liurée.
Abram amy de Dieu & de race benite,
Marche icy le premier auec Loth ſon germain.
Ioſeph comme parent y conduit par la main
Celuy qui fut mary de Ruth la Moabite.

Le Prince qui donna ſon habit & ſa mante,
Son arc, ſon coutelas, ſa trouſſe, ſon baudrier,
Pour veſtir, pour armer, vn berger, vn guerrier,
Accompagne ioyeux la troupe triomphante.
Non loin Abimelec, pour guerdon de ſa vie,
Triomphe du Tyran qui luy fut inhumain:
C'eſt celuy à qui Dieu faict fleurir dans ſa main,
La palme de martyr dont ſon ame eſt cherie.
Ainſi Abigaïl, non moins ſage que belle,
Triomphe auec Dauid d'vn courage vainqueur;
Elle pour deſarmer ſon guerrier de fureur,
Luy pour d'vn Prince abjet auoir pris la tutelle.
Ainſi Sobi, Machir, Berzellai & ſa ſuitte,
Tout ioignant ce grand Roy dreſſent leurs eſtendarts;
Ce furent eux courtois au fort de ſes hazards
Qui luy firent preſens dignes de ſa conduitte.
La veufue en Sarepta dans l'extreme famine,
Qui fit voir à Elie & Elie à ſon fils
Charité *& miracle en temps & lieu prefix,*
Peu loin du char vainqueur heureuſe s'achemine.
Là ce grand Eſchanſon qui ſauua cent Prophetes,
Au temps que Iezabel leur dreſſoit maint affront,
Pour mieux le diſcerner on void deſſus ſon front
Son laurier verdiſſant qui n'a craint les tempeſtes.

Son prochain eſt celuy qui tira Ieremie
Du puits ou la rigueur le tenoit aux abois ;
Et l'autre ceſtuy-là que Dieu de viue voix
Reputa droicturier en deſpit de l'enuie.
On void en l'autre rang la troupe glorieuſe,
Dont le ſacré feuillet a formé le tableau ;
Ou docte Verité, par vn diuin pinceau,
Faict voir aux plus bagards Charité *gracieuſe.*
I'apperçoy puis aprez le bon Oneſyphore
Que Paul à ſon diſciple a tant de fois vanté.
Gayus homme deuot & plein d'humanité,
Eſt ſuiuy de Zachée auec ſon ſycomore.
Le Payen conuerty, le vaillant Capitaine,
A qui l'Ange donna le tiltre d'aumoſnier,
Y marche accompagné comme bon centenier,
De ceux qui autre fois ſeruoient ſous ſon enſeigne.
Celle auſſi que IESVS *a tant & tant vantée*
Pour auoir mis au tronc la pite quelle auoit,
Accompagne Dorcas que Tabit' on nommoit,
Et qui fut par Simon de mort reſuſcitée.
Ainſi Marthe, Marie & autres auec elles,
Pour orner ce Triomphe *& donner gloire à Dieu,*
Tiennent ſi bien leurs rangs, que la moindre en ce lieu
Semble auoir pris ſa palme au nombre des plus belles.

Hé quoy? tairay je icy ceux dont la diligence
Deuance les premiers, en postposant heureux
Vn domaine fertil, vn estat planteureux,
Aux souffreteux hazards qu'ameine l'indigence?

Oublirois-tu, mon soin, l'amiable concorde
Qui d'vn peuple diuers ne faisoit qu'vn seul corps,
Non, mon cœur, c'est à nous par differends accords
A dire leurs biens-faits, la chose s'y accorde.

Car si quelqu'vn d'etr'eux souffroit la moindre offence,
Quelque fust le subjet de son triste tourment,
L'on eust dit que son mal les touchoit tellement,
Que tous en mesme temps souffroient pour sa souffrance.

C'est ainsi que l'enfant sur la tombe du pere
Par eux se consoloit au plus chaud de ses pleurs:
Et ainsi que la veufue au fort de ses douleurs,
Donnoit quelque relache à sa triste misere.

Par eux le cœur froissé dans sa couche ennuyeuse
Reconnoissoit le bras qui l'auoit alité:
Par eux l'homme captif receuoit liberté,
Et celle qui pleuroit, par eux estoit ioyeuse.

Ceux mesme que l'horreur d'vne prison obscure
Detenoit rigoureuse ez cachots plus serrez,
Par eux les visitans, ils estoient desserrez
Des ceps qui violens les accabloient d'iniure.

L'estranger

L'estranger oppressé sous le faix d'iniustice
Par leur humanité se releuoit du tort ;
Par eux le criminel condamné à la mort,
Apres l'auoir instruit, embrassoit le supplice.

Par eux fut encor veu vn soin digne d'exemple,
De l'hospitalité à l'endroit du passant ;
Par eux le desuoyé, son erreur paroissant,
Apprenoit à connoistre & son Dieu & son temple.

Ce fut aussi par eux que dans la Macedone
Le peuple fut touché d'vn charitable amour :
Et par eux qu'Antioche a fait voir à son tour
Combien ceux de Iudée approuuoient son aumosne.

Par eux la Galatie & sa troupe aumosniere,
Ont faict que l'Achaien s'est monstré gratieux :
Et par eux que Corinthe esleuoit iusqu'aux Cieux,
D'vn deuoir triomphant sa pompeuse banniere.

Mais tandis que le Ciel, par vn soin doux aimable,
Versoit dans ce discours subjet apres subjet ;
Vn trop soudain resueil, ialoux de mon projet,
Rauit helas ! trop tost mon songe veritable.

Car depuis mon veiller ie voy que l'Auarice
A son regne estably plus que la Charité:
Les bons sont negligez, le meschant redouté,
Et l'inique fleurit sans craindre la Iustice.

Ie voy du riche ingrat la semence barbare
Suiure le mesme train du pere tourmenté :
Ie voy helas ! ie voy, faute de Charité,
Perir maint souffreteux ainsi que fit Lazare.

Bref chacun est si faux en ce temps deplorable,
Si chiche, si taquin & si plein de discord,
Qu'on diroit que Satan par vn dernier effort,
Veut d'vn coup empescher ce Triomphe *agreable.*

Mais non il auiendra que Dieu en sa Iustice,
Fera vuider de bref son arrest prononcé :
Car combien que le iour ne nous soit denoncé,
Si est-ce que le mal dit proche le supplice.

Attendant donc Seigneur que la troupe rebelle
Soit captiue à tes pieds & les bons triomphans,
Fay que la Charité *en bien-heurant mes ans,*
Guide si bien mes pas que ie regne auec elle.

SECONDE PARTIE DE LA

MVSE

CHRESTIENNE.

CHANT PASTORAL.



Aux Fidelles Diacres de l'Eglise Françoise, recueillie en la ville de Londres.

SONNET.

LE laboureur parle de labourage,
Et l'oyseleur sans fin de son gibier,
Le forgeron de feu, de fer, d'acier,
Et le nocher d'eau de vent & d'orage.
Ainsi du lieu la matiere & l'ouurage,
Bien que diuerse & diuers l'atelier,
M'ont incité à vouloir publier
Du soin requis la pratique & l'vsage.
Voyla pourquoy, ô mes chers compagnons,
Puis que mon vers releue de vos dons,
Permettez moy que ie vous le dedie:
Si j'auois mieux pour mieux m'estre aquité
De mon deuoir, que ce que j'ay chanté,
Vous l'auriez eu, car c'estoit mon enuie.



CHANT PASTORAL.

BIen que dans le trauail le corps par laßitude
Repose & puis s'endort, tant soit l'hõme dispos,
Si est-ce que l'esprit, tant soit doux le repos,
Ne chomme ny ne dort, ains lors suit son estude.
Et ie ne le dis pas comme chose nouuelle,
D'autant que chacun sçait ce qu'en vaut le destail:
Mais bien comme inuité a suiure le trauail
Du subjet que mon vers poursuit à tire d'aile.
Car, m'estant r'endormy, vne troupe feale
De valeureux bergers se presente à mes yeux,
Qui surueillans ses parcs d'vn soin officieux,
M'incite a registrer sa charge pastorale.
Il est vray que le Ciel, qui ores fauorable,
Fournissoit mes escris d'vn plus graue subjet,
Sacré me fait douter, crainte que mon projet
Ne soit par l'auditeur trouué desagreable.

Car comme le ſubjet riche ne peut produire
De ſoy que maſles mots dignes de l'argument;
Le ſterile ne peut fournir au maniment
Diſcours à l'eſcriuain qui ſon chant face luire.
C'eſt de ce doute encor que plus accroiſt mon zele
Et plus ce poinct d'erreur s'oppoſe à mon deſſein;
Ie ſens voire eſtonné qu'vn changement ſoudain
M'empeſche d'eſcouter ceſte chanſon nouuelle.
Comme le pelerin qui joyeux s'achemine,
Tandis qu'il void du jour la brillante clarté;
Mais frayant ſur le tard vn lieu peu frequenté,
Il s'arreſte & diſcourt du doute qui le mine.
Si ne faut il pourtant, ô Muſe mon courage,
Quitter tous nos projets ſi pres d'vn ſi beau port;
Non ie ſuis reſolu, ſus donc gagnons le bord
Du lieu ou leurs troupeaux font blanchir le riuage.
Et ie ſçay que celuy qui conduit leurs houlettes,
Nous ayant mis en main le deuoir du berger,
Benin ne permettra qu'enſeignions de leger
Choſe dont l'auditeur blaſme nos chanſonnettes.
Ains pluſtoſt changera toute baſſe penſee,
Au zele qui de ſoy luy fera conceuoir
Que tout ce que dirons tendra à l'eſmouuoir
A ſuiure du beau char la vertu tant priſee.

Pres de la grand Tamise ou l'humide Nauonde
Va doucement fendant le cristal de ses flots,
Là ces vaillants bergers courageux & dispos,
Me menerent courtois voir leurs parcs à la ronde.

D'entrée j'apperçoy le long d'vne prairie,
Vn champ que l'on peut dire en beauté nompareil;
Et tandis leurs troupeaux aux yeux du clair Soleil,
Y paistre protegez du temps qui iniurie.

Ce champ est emmuré d'vne verde ramée
D'ou n'approchent les loups ore que rauissans;
Ses plantes sont lauriers & myrthes fleurissans
Plus souëfues en odeur que d'ambre la fumée.

Là de diuers oyseaux les diuerses phalanges,
Trouuans l'air plus serain que leur natal sejour,
Y bastissent leurs nids, là s'entre-font l'amour,
Chantans l'heur du bercail, & de Dieu les loüanges.

Assez pres du milieu s'esleue vne logette
Qui sert à ces bergers d'abry & de couuert,
Et où les rencontrans (car l'huis me fut ouuert)
Ie vy que chacun d'eux parloit de sa houlette.

L'on y traitte des temps, du vent & de l'orage,
Qui pourroient irritez offencer le bercail;
L'on y traitte des iours pour d'vn diuers trauail
Soigneux amesnager du beau pré l'heritage.

Car les vns preuoyans la violente baleine
Du celeste auant-chien qui nous cuit en passant,
Fauchent d'vn fer courbé & d'vn bras roidissant,
Ce beau tapi de fleurs qui esmaille la plaine.
Autres pour imiter la formy, qui moissonne
Les fruicts qui en Esté vont couronnant Ceres,
Assemblent maint espy, dont les grains surdorez
Leur seruent en Hyuer aussi bien qu'en Automne.
Si que du champ fertil la terre bien menée
Les fournit à souhait pour nourrir leur toison;
Car ceux en ont assez qui en ont par raison,
Et qui se contentans passent ainsi l'année.
Au temps que le Belier la terre renouuelle,
Et lors que l'Escreuisse auance nos moissons,
La Balance le mois qui fene nos buissons,
Et le Dain la saison ou le froid s'amoncelle.
Ces Bergers diligens par vn soin debonnaire,
A certains iours nommez reuisitent leurs parcs,
Tant pour les enroller & preuoir les hazards,
Que pour resoudre entr'eux ce qu'il y reste à faire.
Car le Printemps, l'Esté, l'Automne & l'Hyuer triste,
Leur enseignent prudens à faire ce deuoir,
Deuoir qui est requis dautant plus qu'on doit voir
Si chacun vers les siens fidellement s'acquitte.

Deux

Deux autres grands Paſteurs portans lyre & houlette,
Sont ioints à ce trauail expres pour en iuger;
C'eſt par eux que i'ay ſceu que le moindre berger
Eſt bien digne du choix qu'on fait dans la logette.
Car ſi en temps diuers quelque brebis les preſſe
D'oüyr ſon beelement auec ſes agnelets,
C'eſt alors qu'on les void esbrancher les ſommets
Des plus tendres rameaux pour luy faire careſſe.
Où ſi cela ne ſert la iugeant langoureuſe,
Ces bergers amoureux la tirent du cartier
Pour la mettre entre-mains de quelque foreſtier,
Qui expert en ſon art la leur rend vigoureuſe.
Ce deuoir me portant, or à gauche, or à dextre,
Ne me permet, Lecteur, d'oublier les agneaux;
Veu auſſi qu'en ces temps & és iours les plus beaux
On les tire du parc pour mettre en lieu champaiſtre.
Non, il me ſemble encor les voir pres d'vn boſcage,
Ayans faict choix du champ s'aſſeurer du rentier,
Et tandis deputer la guide du cartier,
Qui pour les y conduire entreprend le voyage.
Combien que ie diray pour la troupe bergere,
Que c'eſt auec regret que le depart ſe fait;
Et meſme auec regret de ce que l'agnelet
Ne les œillade plus en carreſſant la mere.

C'est pourquoy au plus beau & doux mois de l'annee,
Lors que les tourtereaux de buisson en buisson
Nichent, & que l'abeille espiant la saison,
Vendange de nos champs la terre fleuronnée.

On les void my-partis, piquez d'vn beau courage,
Les vns veiller le gros pour luy faire festin;
Et les autres partir dés l'Aube du matin
Pour voir des agnelets le sequestré bercage.

Zephirs qui mignardez la beauté d'vne Flore,
En bigarrant nos champs de diuerses couleurs;
Espanchez par les prez vos riantes faueurs
Afin que de bouquets ma plume les honore.

Atiffez les buissons d'odorantes fleurettes
Donnans à leur dessein le comble de souhait;
Faites fleurir le lys & l'incarnat œillet,
Et mille autres fleurons autour de leurs houlettes.

Et vous qui entonnez, sçauantes philomeles,
Vn million d'accords sous les feuilleux rameaux,
Ne changez point de ton tant que ces pastoureaux
Ayent de leur pasquis rencontré les parcelles.

Bergers qui promenez vos troupeaux porte-laine,
A l'oree des bois, au son du flajolet,
Faictes retentir l'air d'vn si plaisant couplet,
Que l'echo mieux parlant l'entonne par la plaine.

Afin qu'au plus doux ton de vos chanſons s'aſſemble
Et Bacchus & Ceres, que Pan quitte vos bois,
Les Muſes vos ruiſſeaux, Diane ſon carquois,
Pour d'vn concert de voix les ſaluër enſemble.
Et puis venez au lieu qui plaiſant les conuie,
Et inuitez auſſi la Nymphe de vos parcs:
Aſſemblez vos moutons, ſi que de toutes parts
Ne s'entende aujourd'huy que chant de melodie.
Qui a veu quelque fois peu auant la ſerée,
Vn eſſain de pouſſins ſe ietter au butin,
Que la poule clapant, pour luy faire feſtin,
Auoit le long d'vn mur pris à la picorée.
Peut iuger des agneaux la tremouſſante preſſe,
Au tour du mets friand qui luy eſt preſenté;
Peut iuger des bergers l'actiue agilitè
Pour, mignardant l'agneau, le combler de carreſſe.
Ie les vy l'autre iour au retour du voyage,
Ie le puis dire icy pour en eſtre certain,
Les vns le long d'vn bois chaſſer vn petit dain,
Et autres à la luite exercer leur courage.
Aucuns d'vn pied gaillard faire ſauts de meſure,
Pour donner quelque esbat à leur gaye ſantè;
Et ceux qui de ſauter n'auoient la volontè
Mirer de quelque prè la riante verdure.

C'est pourquoy au plus beau & doux mois de l'annèe,
Lors que les tourtereaux de buisson en buisson
Nichent, & que l'abeille espiant la saison,
Vendange de nos champs la terre fleuronnèe.

On les void my-partis, piquez d'vn beau courage,
Les vns veiller le gros pour luy faire festin;
Et les autres partir dés l'Aube du matin
Pour voir des agnelets le sequestré bercage.

Zephirs qui mignardez la beauté d'vne Flore,
En bigarrant nos champs de diuerses couleurs;
Espanchez par les prez vos riantes faueurs
Afin que de bouquets ma plume les honore.

Atiffez les buissons d'odorantes fleurettes
Donnans à leur dessein le comble de souhait;
Faites fleurir le lys & l'incarnat œillet,
Et mille autres fleurons au tour de leurs houlettes.

Et vous qui entonnez, sçauantes philomeles,
Vn million d'accords sous les feuilleux rameaux,
Ne changez point de ton tant que ces pastoureaux
Ayent de leur pasquis rencontré les parcelles.

Bergers qui promenez vos troupeaux porte-laine,
A l'oree des bois, au son du flajolet,
Faictes retentir l'air d'vn si plaisant couplet,
Que l'echo mieux parlant l'entonne par la plaine.

Afin qu'au plus doux ton de vos chansons s'assemble
Et Bacchus & Ceres, que Pan quitte vos bois,
Les Muses vos ruisseaux, Diane son carquois,
Pour d'vn concert de voix les saluër ensemble.
Et puis venez au lieu qui plaisant les conuie,
Et inuitez aussi la Nymphe de vos parcs:
Assemblez vos moutons, si que de toutes parts
Ne s'entende aujourd'huy que chant de melodie.
Qui a veu quelque fois peu auant la serée,
Vn essain de poussins se ietter au butin,
Que la poule clapant, pour luy faire festin,
Auoit le long d'vn mur pris à la picorée.
Peut iuger des agneaux la tremoussante presse,
Au tour du mets friand qui luy est presenté;
Peut iuger des bergers l'actiue agilité
Pour, mignardant l'agneau, le combler de carresse.
Ie les vy l'autre iour au retour du voyage,
Ie le puis dire icy pour en estre certain,
Les vns le long d'vn bois chasser vn petit dain,
Et autres à la luite exercer leur courage.
Aucuns d'vn pied gaillard faire sauts de mesure,
Pour donner quelque esbat à leur gaye santé;
Et ceux qui de sauter n'auoient la volonté
Mirer de quelque pré la riante verdure.

Mais de tout ce récit chose tant ne m'agrée
Que la rencontre au soir auec leurs compagnons,
Rencontre, bien que tard, qui fut prez des cantons
Ou chacun pour cabane à sa loge atitrée.
Car là de plein abord l'vn dit hé tes nouuelles ?
Dy nous cher compagnon l'estat de nos agneaux ?
L'autre , ayant dit, repart & toy quoy nos troupeaux
Se sont-ils bien reduis a suiure vos tutelles ?
Il est vray que le mets estoit desia sur table,
Et qu'apres auoir dit ie vy que chacun d'eux
Prit sa part du repas, car me trouuant entr'eux
Ie les obseruay tous, sans me rendre blasmable.
I'admire le banquet pour la delicatesse,
I'admire ces bergers pour la ciuilité,
I'admire en leur discours vne sincerité,
Mais sur tout vn subjet digne pour sa richesse.
Car si quelqu'vn parloit sa prudence estoit telle
Qu'il n'empruntoit ses mots d'vn langage estranger;
Il n'imitoit discret l'excez du voyager,
Qui ayant dit, redit mille fois sa nouuelle.
Moins encor ceux qu'on void dans vn Senat d'Eglise,
Entre leurs compagnons, soit d'vn ou d'autre rang,
Discourir à l'oreille aux vns de banc en banc,
Où en mots inconnus à d'autres par vantise.

Non, ceux-cy mieux instruits, pour preuenir l'offence,
Traittoient en mots connus la cause du party;
Le premier ayant dit & l'autre reparty,
Vn tiers chacun l'oyant, prononçoit la sentence.
C'est ainsi que pour lors fut là depeint le geste,
Du berger qui constant espousa les deux sœurs;
Et ainsi que les vns exhaltans ses labeurs,
Blasmoient du pere ingrat la fraude manifeste.
Aucuns representoient la cruelle furie
D'vn ours & d'vn lyon, qui le long d'vn coupeau
Trainoient, l'vn vn mouton & l'autre vn tendre agneau,
Hors des parcs de celuy qui leur osta la vie.
Autres ramenteuoient qu'vn Geant effroyable,
Par le mesme berger auroit esté vaincu;
Et tous tous insistoient que Dieu fut reconnu,
Dans le buisson de feu, par vn berger croyable.
Asseurant que du feu la diuine estincelle
Dit à d'autres bergers la naissance de CHRIST,
Lors mesme que de nuict vn Ange leur prescrit
A chacun les moyens d'aller voir la nouuelle.
Puis comme deux soufflets pour animer la flâme,
Par ordre panthelans embrazent les charbons;
Ces bergers au sortir, pour apliquer ces dons,
Deuots s'entretenoient du subjet qui enflamme.

Mais de tout ce récit chose tant ne m'agrée
Que la rencontre au soir auec leurs compagnons,
Rencontre, bien que tard, qui fut prez des cantons
Ou chacun pour cabane à sa loge atitrée.

Car là de plein abord l'vn dit hé tes nouuelles ?
Dy nous cher compagnon l'estat de nos agneaux?
L'autre, ayant dit, repart & toy quoy nos troupeaux
Se sont-ils bien reduits a suiure vos tutelles?

Il est vray que le mets estoit desia sur table,
Et qu'apres auoir dit ie vy que chacun d'eux
Prit sa part du repas, car me trouuant entr'eux
Ie les obseruay tous, sans me rendre blasmable.

I'admire le banquet pour la delicatesse,
I'admire ces bergers pour la ciuilité,
I'admire en leur discours vne sincerité,
Mais sur tout vn subjet digne pour sa richeße.

Car si quelqu'vn parloit sa prudence estoit telle
Qu'il n'empruntoit ses mots d'vn langage estranger;
Il n'imitoit discret l'excez du voyager,
Qui ayant dit, redit mille fois sa nouuelle.

Moins encor ceux qu'on void dans vn Senat d'Eglise,
Entre leurs compagnons, soit d'vn ou d'autre rang,
Discourir à l'oreille aux vns de banc en banc,
Où en mots inconnus à d'autres par vantise.

Non, ceux-cy mieux instruits, pour preuenir l'offence,
Traittoient en mots connus la cause du party;
Le premier ayant dit & l'autre reparty,
Vn tiers chacun l'oyant, prononçoit la sentence.
C'est ainsi que pour lors fut là depeint le geste,
Du berger qui constant espousa les deux sœurs;
Et ainsi que les vns exhaltans ses labeurs,
Blasmoient du pere ingrat la fraude manifeste.
Aucuns representoient la cruelle furie
D'vn ours & d'vn lyon, qui le long d'vn coupeau
Trainoient, l'vn vn mouton & l'autre vn tendre agneau,
Hors des parcs de celuy qui leur osta la vie.
Autres ramenteuoient qu'vn Geant effroyable,
Par le mesme berger auroit esté vaincu;
Et tous tous insistoient que Dieu fut reconnu,
Dans le buisson de feu, par vn berger croyable.
Asseurant que du feu la diuine estincelle
Dit à d'autres bergers la naissance de CHRIST,
Lors mesme que de nuict vn Ange leur prescrit
A chacun les moyens d'aller voir la nouuelle.
Puis comme deux soufflets pour animer la flâme,
Par ordre panthelans embrazent les charbons;
Ces bergers au sortir, pour apliquer ces dons,
Deuots s'entretenoient du subjet qui enflamme.

Disans & l'vn & l'autre, or sus prenons courage
Et imitons courtois du premier la douceur ;
Imitons du second l'adresse & la valeur,
Afin que nos troupeaux soient francs de tout carnage.
Allons au clair buißon pendant que Dieu appelle ;
Allons, car c'est sa voix qui nous instruira tous,
Et puis comme bergers nous irons à genoux
Deuant son bien-ayme admirer la nouuelle.
Or tandis qu'à ces mots extaticq' ie me pasme,
Charité *me parut sous l'habit de berger,*
Disant, ie suis ta guide & garde du verger
Ou le Ciel te faict voir ce bel Enthousiasme.
Car sçache que le champ ou la troupe bergere
Void paistre son troupeau est la maison de Dieu ;
Son tappis fleuronné, la Charité *du lieu,*
Et le peuple d'icelle, vne Eglise *estrangere.*
Les oyseaux y nichans par diuerses phalanges,
Sont autant de passans qui s'arrestent au lieu ;
Et qui esmerueillez, pour donner gloire à Dieu,
Chantent d'ayse-rauis en tout temps ses loüanges.
Le bercail visité tant en gros qu'en parcelle,
Sont les pauures du lieu tant de fois recité ;
Leurs maisons au cartier font vn parc limité,
Ou chacun vit content paisible & sans querelle.

Ainsi par les agneaux du sequestré bercage
Sont dits les orphelins que l'on esleue aux champs,
Tant que bien à propos estans deuenus grands,
On les ramene au parc pour les duire à l'ouurage.

En fin par les bergers que ton œil y contemple,
Ceux-là dont Dieu fait choix pour paistre son bercail,
Et lesquels tu verras bien dignes du trauail,
Ne faillir au deuoir de s'assembler au Temple.

Car ce sont ceux de fait ès temps plus deplorables,
Qui cultiuent ce champ par penibles labeurs;
Et qui de temps en temps, comme bons conducteurs,
Y moissonnent prudens le don des charitables.

Ton nom fut registré quand tu suiuois leur route,
Voire au roolle de ceux qu'on admet pour bergers;
Parquoy en temps & lieu oyans leurs messagers,
Trouue les au Senat & sage les escoute.

Cede au choix arresté, l'Eglise te conuie;
Et t'asseure qu'alors, en te rendant soigneux,
Tu seras au chemin du triomphe pompeux
Que le Ciel te monstra en despit de l'enuie.

C'est par ce beau discours que ma guide fidelle,
Ayant gaigné mon cœur attire aussi ma main;
Et par ce seul moyen que i'apperceu soudain
Que chacun doit seruir quand l'Eternel appelle.

Car pour m'encourager, auant bouger du Temple,
Elle me dit de plus, ie veux que ces bergers
T'enseignent dès l'instant, comme bons mesnagers,
Du deuoir pastoral la descharge plus ample.

Adjoutant pour cela, voy donc la diligence
Des vns & tu sçauras que tu dois en seruant
Post-poser ton profit, quoy que mis en auant,
Pour subuenir à ceux qui sont en indigence.

Autres t'enseigneront, si tu es volontaire,
A si bien obseruer le temps & les saisons,
Que sans t'incommoder veilleras tes toisons,
Et si tu seras dit vn berger salutaire.

A ces mots le premier actif me manifeste,
Tandis que ses troupeaux paissoient ès plus bas lieux,
L'art duquel les accords font connoistre à nos yeux
La cadence & le bal du chariot celeste.

Bien que tous ses ressorts conduits par Symmetrie
Auec leurs mouuemens dignement balancez,
N'obseruoient mieux le temps ny ses poincts compassez,
Que luy pour le bercail d'vne & d'autre patrie.

Vn autre tost apres, sans quitter sa boulette,
Me monstra sur l'outil vn tapy figuré,
Ou estoit son troupeau de vray si bien tiré
Que maint digne ouurier vante encor sa nauette.

Si

Si doy-je dire icy que toute ſa tiſſure
N'eſtoit que le crayon du moindre de ſon ſoin:
Car c'eſt luy, ie l'ay veu, qui donnoit au beſoin
A maint pauure affligé plus que poix & meſure.

Blangi ta blanche fleur en odeur excellente,
Paroiſt deuant mes yeux par vn ſoin nompareil,
Non comme le fleuron qui flaiſtrit au Soleil,
Mais bien comme vn laurier qui vit dans la tourmente.

Car ſa fleur en effect non moins ſouëfue que pure,
Seruoit d'vn Antidot dans la contagion;
Le pauure la trouué en ſon affliction,
Lors meſme que ſa main eſtoit du mal la cure.

Son prochain eſt Lanois fruict au gouſt delectable,
Et duquel la bonté confite en ſon vaiſſeau,
A tant & tant de fois ragouſté le troupeau,
Qu'à bon droict il eſt dit Lanois, noix charitable.

Le quint eſt ce Marchand, duquel l'artiſte plume
A couché ſur le blanc pour la poſterité,
L'irreuocable traict du deuoir contracté
Par mutuel aduis pour leur eſtre en couſtume.

L'on tient que ſous la cendre eſt ſouuent l'eſtincelle,
Qui vne fois eſpriſe enflambe vn bois entier;
Ie le puis dire icy ſans ſortir du cartier
Ou l'on regrette encor le bon petit Lincelle.

Car bien que par le blanc de ſa teſte chenuë,
L'on euſt peu l'excuſant le iuger negligent,
Si eſt-ce que ſon ſoin eſgalloit diligent
Le plus ieune en deuoir, la choſe eſt bien connuë.

Apres ie vy Bruneau & ſa couleur brunette,
Ie dis Bruneau le brun, Bruneau le nompareil,
Bruneau qui pour ſon parc n'a point craint le Soleil,
Ny l'Aquilon frilleux ny l'effroy du Comette.

Bruneau, petit de corps mais vaillant de courage,
Bruneau aux petits yeux, mais qui d'vn vif regard
Deſcouuroit diligent & la ruſe & le fard
Des boucs qui ſe fourroient parmy ſon paſturage.

L'autre ma deuancé qui auec ſa muſette
Chante ſi doucement le deuoir du berger;
Car c'eſt luy, mon ſoucy, qui m'a cauſé loger
A l'ombre de ſes vers la troupe camuſette.

Mais qui eſt ceſtuy-là qui durant ſes tutelles
Eſt dit des orphelins le pere au ſoin mignon?
Si ie ne ſuis trompé c'eſt ce bon Bourguignon
Qui d'vn champ d'oriot paſſe les philomeles.

Bergers, ſi vous voulez entendre ſon ramage,
Allons oüir ſa voix ſous ces flairans buiſſons;
Allons, car c'eſt l'oyſeau duquel les nourriſſons
N'ont repeu de ſa chair, mais bien de ſon courage.

Quand ie me ramentoy l'excellente harmonie
Qu'il entonnoit ſoigneux en faueur du troupeau,
Ie dis, & ſi le crois, que Dieu par ſon Oreau,
Nous chantoit l'auant-gouſt du triomphe de vie.
Quel eſprit, quel Tubal, m'apprendra ſa ſcience,
Pour expert imiter, comme bon ouurier,
Celuy qui pour nos parcs d'vn traict de Serrurier,
Compoſe icy la clef d'Amour & de Prudence.
Berger, ce ſera toy, car ſeul tu le peux faire,
Hé ce ſera ta main & ton ſoin paſtoral,
Qui ſeront le fuſil, l'enclume & le metal,
Pour ſçauant m'enſeigner ce qui doit ſatisfaire.
Car i'ay ſuiuy tes pas lors que ta main ſecrette
Adminiſtroit ſecours à maint pauure honteux;
Et quand tu viſitois ton parc neceßiteux,
Hardy i'ay attenté d'eſpier ta cachette.
Ou i'ay veu & ſouuent ta benigne carreſſe
Vers celles qui pleuroient la perte de l'eſpoux;
Et de plus obſerué ton œil humain & doux
Vers ceux qui contriſtez s'affligeoient de deſtreſſe.
I'ay veu ta pieté, quand ta voix ſalutaire
Imploroit l'Eternel pour aiſer leurs douleurs;
Et quand de tes bien-faits tu eßuyois leurs pleurs,
Mon cœur d'ayſe-rauy a beny ton affaire.

Si j'eusse osé dés-lors donner lieu à ma plume
Pour te faire sçauoir ce qui despend de moy,
Tu aurois desia sceu ce que la bonne Foy
Me contraint de cacher sous ombre de coustume.

Mais quoy que le respect, subjet de mon silence,
Empesche mon dessein d'eterniser ton los,
Si auras-tu ma voix, lors que bien à propos,
Sera faict choix de ceux dont le rang nous deuance.

Ie pensois auoir faict pour m'esgayer au large,
Quand celle qui m'instruit, pleine d'vn beau soucy,
M'appelle & puis me dit, demeure & voy aussi
Ceux qui succederont aux autres qu'on descharge.

Alors ie vy passer le long de deux murailles,
Le noir dessus le dos & le deuil dans le sein,
Ces bergers deux à deux suiuis du noir essain,
Qui triste lamentoit deux tristes funerailles.

De ce change nouueau la descharge cruelle
Me fit luy repartir helas! guide dy moy,
Qui sont donc ces deux corps & ou va ce conuoy?
Afin que leurs tombeaux soient du mien le modelle.

Monstre moy le sentier & quelle ligne Astrée
Leur esprit a suiuy pour quitter ces bas lieux:
Guinde moy iusqu'au Ciel pour y voir glorieux
Quel rang leur est donné en la pompe sacrée.

Iacob, elle respond, fut trompé du salaire,
Apres auoir seruy son terme pour Rachel;
Mais ceux-cy en leur temps, seruans à l'Eternel,
Ont receu du loyer l'auance salutaire.

C'est pour eux que tu vois l'air retentir de plaintes,
Et pour eux que maint œil distille icy ses pleurs:
C'est pour eux que chacun raconte ses douleurs,
Et par eux que la mort a faict voir ses atteintes.

Enfans seichez vostre œil, le Ciel qui vous espreuue
Vous sera fauorable, il est vn Pere doux;
Et vous qui lamentez la perte de l'espoux,
Consolez vos enfans, car Dieu cherit la veufue.

Mais bien vous deniez de leur main secourable,
Desbordez vos souspirs sur ce marbre transi;
Arrousez-le de pleurs & puis dites ainsi,
Icy gist des bergers la fleur incomparable.

Tost apres ce conuoy & peu loing du riuage
Ou trauerse vn plancher superbement voûté,
Vn des nouueaux bergers ie vy peindre à costé,
L'estat de son pasquis pour monstrer son courage.

Mais le Pipe pipant par mainte chansonnette,
Que douce il entonnoit en faueur du troupeau,
Fut cause, m'attirant à l'autre bord de l'eau,
Que ie ne vy du plan que la trace imparfaite.

Ce qu'ayant veu ma guide au retour du paſſage,
Me dit leue tes yeux & voy ce grand Portail,
Ou l'art te repreſente à l'honneur du bercail,
Vn berger dont le nom ſe lit en ſon image.

Iuſtement au milieu, du coſté que l'Aurore
Raconduit le Soleil deſſus noſtre Horizon,
Eſt portraict ce bon Roy & plus bas le blazon
Qui deduit ſa valeur, bien que par metaphore.

C'eſt ainſi qu'à ſes pieds le lyon ſignifie
Que tout autre animal par luy eſtoit dompté;
Et ainſi que depeint la licorne à coſté,
Qu'en tout temps ſa vertu ſon bercail fortifie.

Sur deux hauts pieds d'eſtail, deux vertus des plus belles,
Demonſtrent plus à plain l'eſtat de ſon troupeau,
L'vne par la vigueur d'vn paiſible rinceau,
Et l'autre charitable au ſoin de ſes tutelles.

Verité tout au haut d'vne main le conuie
A voir le domicille ou ſont les bien-heureux;
Et où (comme on diroit) par vn geſte amoureux,
Il y conduit deuot ſa troupe tant cherie.

Baiſſant vn peu mon œil ie vy vn long porphire
Diapré de beaux mots artiſtement diuers,
Duquel ie m'approchay pour y ioindre ce vers,
Afin que le paſſant benin le daigne lire.

Vous à qui l'Eternel a commis ſa houlette,
Contemplant ce Portail admirez ce berger ;
Admirez ſa vertu, mais ſur tout l'imager,
Qui la ſi bien taillé pour la rendre complette.
Car ie diray pour luy que tel eſtoit ſon zele,
Sa Foy, ſa pieté, & ſon ſoin au cartier,
Que dés lors il fut dit, à bon droit heritier
Du lieu où maintenant ſa ioye eſt eternelle.
Me deſtournant à gauche & ainſi vers la plaine,
Vn autre au meſme inſtant me monſtra ſon faux-bourg ;
Ou ayant veu les ſiens ie dy, tu es du Bourg,
Dont rauy ie ne puis aſſez louër la peine.
Car bien que ton cartier ſoit facheux & penible,
Si eſt-ce que le fruict de tes dignes labeurs
Me faict reſſouuenir d'vn gay Printemps de fleurs,
Ou tu pais tes troupeaux heureuſement paiſible.
Courage mon berger, hé mon berger courage,
Ie voy deſia Laban qui prepare Rachel :
Tu la deuois auoir, ton ſalaire eſtoit tel,
Mais pour ſeruir deux fois ayme la dauantage.
L'on dit qu'vn champ eſt beau quand la terre fertile
Produit ſon verd, ſa fleur, ſon grain & ſon dizeau ;
C'eſt ainſi qu'à mes yeux ſe preſente vn Champ-beau,
Plus qu'autre enuers les ſiens gratieux & vtile.

Ie ne puis oublier ſa conſtance en ſa claſſe,
Ou le pauure en tout temps eſt remply de douleur ;
Car c'eſt luy en trois ans, preuue de ſa valeur,
Qui n'a changé de parc tant il eut bonne grace.
Le bon grain au moulin eſt reduit en farine,
Puis l'ayant buleté on le tourne en gaſtel ;
C'eſt pourquoy buletant tout pres du Buletel
Ie le voy departir ſon pain dans la famine.
Car c'eſt luy, mon Lecteur, qui a ouuert ſa grange
Pour aßiſter du ſien le pauure à ſon beſoin ;
Et qui le viſitant en prenoit vn tel ſoin,
Que maint le dit encor, exaltant ſa loüange.
Puiſſes-tu donc berger, & tes germaines plantes,
Faire touſiours ainſi dans la maiſon de Dieu ;
Afin que hauts pilliers aßis au beau milieu,
Touſiours touſiours y ſoient vos vertus triomphantes.
Le prouerbe commun eſt touſiours veritable,
Que les plus beaux cercueils ſont remplis d'oſſemens ;
Mais ie voy vne Tombe & ſes vifs mouuemens,
Departir au bercail vn depoſt admirable.
I'admire quelque fois ſa plume volontaire,
Et quelque fois außi ſa memoire en deſtail :
I'admire ſes bien-faits, i'admire ſon trauail,
Bref i'admire vne Tombe à nos parcs ſalutaire.

Le

Le papillon naissant dans la plaine esmaillée
Son vol-vol-voltigeant ne hante que les fleurs;
Mais mon vers chante l'heur d'vn de qui les labeurs,
Font voir à nos troupeaux en tout temps sa volée.

Courage mon Dauid, puis qu'à toy est la fonde
La Lyre & le baston du Prophete Royal,
Fournis toy comme luy d'vn cailloux martial,
Qui soit dur & poly & de forme bien ronde.

Afin qu'en combattant l'affreuse Philistine,
Qui d'vn chiche regard estonne ainsi nos pares,
Tu puißes, mon berger, si bien roidir le bras,
Que ton coup redoublé vainqueur soit sa ruine.

Petit Chien, ioly Chien, ton naturel aymable
Faict außi que chacun admire tes faueurs;
Hé qui n'admireroit tant de motets veneurs
Que tu cites à temps pour te rendre admirable.

Chasse mon ioly Chien, les tempestes soudaines,
Des vents, qui mutinez empirent nos moissons:
Chasse cét aspre froid qui de mille glaçons,
Surcharge nos fruitiers & de neige les plaines.

Chasse cet auant-chien qui grille nos montagnes;
Desseiche nos ruisseaux, & d'vn million de feux,
Moissonne panthelant ce beau tapy herbeux,
Dont l'esmail iaunissant decoroit nos campagnes.

Et puis comme deuant fay toufiours bonne garde,
Car ſi ie ne me trompe icy paroiſt le loup:
Les temps ſont dangereux, il ne faudroit qu'vn coup,
Pour perdre de nos parcs la brebis moins hagarde.

Mais non, raßeure toy, le voicy ſans furie,
Sans ruſe, ſans larcin, exempt de cruauté;
S'il eſt loup c'eſt de nom, car ſon humanité
Cherit le moindre agneau de la bercaillerie.

C'eſt ſouuent dans les bois, ſans aller à la chaſſe,
Qu'on rencontre les loups & du ſanglier le croc;
Mais ſans entrer au bois i'apperçoy vn du Boſc,
Qui chaſſant, eſt chaſſé par vn loup qui le chaſſe.

Car tandis mon berger, que tes rares modelles
Occupoient à l'eſcart tes artiſtes maçons,
Le Lou (tel eſt ſon nom) allant voir tes toiſons,
Prit la charge du parc commis en tes tutelles.

Combien que ie diray que ton ſoin en l'affaire
(Or qu'abſent quelque fois) n'eſt pas deſeſtimé;
Non, il m'a aßeuré que tu eſtois aymé,
Et que dans ton cartier il n'a veu choſe à faire.

Celuy qui marche apres, & duquel le langage
Semble auoir eſpuiſé le ſurgeon perennel,
Doit eſtre de certain ce bon homme Lourdel
Qui n'a rien que le nom de lourd pour ſon partage.

Ses mots ſententieux & ſa façon gentille,
Verſans pour nos troupeaux ſon nectar ambrozin,
Sont fidelles teſmoins du riche magazin,
Qui pour inſtruire autruy inceſſamment diſtile.
L'autre eſt ce bon berger dont l'heureuſe banniere,
Donne entre ſes couleurs l'incarnat pourpreté;
Couleur digne de vray de ſon humanité,
Repreſentant le ſang qui nous donne lumiere.
Couleur ou mon eſprit vouloit tremper ſon aiſle,
Si encor le reſueil, pour rompre mon deſſein,
Apres me la rauir n'euſt faict par vn ſoudain,
Que mon ſonge peu feint diſparut auec elle.
C'eſt pourquoy eſueillé, ô troupe debonnaire,
Permettez qu'entre-vous i'embraſſe ces leçons;
Permettez que mon ſoin, en faueur de vos dons,
Puiſſe en vous imitans ſe rendre ſalutaire.
Ah! puis que le voulez, c'eſt fait de ma franchiſe,
Allons au lieu ſacré oüir le grand Paſteur;
Allons, car c'eſt le Fils qui donne au conducteur,
Et ſa charge & ſon rang en face de l'Egliſe.
Or ie Suis (nous dit-il) la paſture de vie;
Quiconque vient à moy n'aura iamais deffaut;
Ie ſuis le bon berger, qui deſcendu d'enhaut,
Ay vaincu pour les miens l'infernale furie.

Vous donc à qui est deu de paistre mes oüailles,
Rassasiez celuy qui a faute de pain:
Faictes que l'orphelin benisse vostre main,
Et que les affligez ressentent vos entrailles.
Que la veufue en tout temps par vous soit secouruë,
De peur que le deffaut n'agraue sa douleur:
Supportez l'estranger, crainte que sa clameur
N'allume contre vous mon ire plus aiguë.
Car icy ie vous dy, voire ie vous le iure,
Que si aucun des miens perit entre vos mains,
Mes traicts iustes vengeurs, violens & soudains,
Redoubleront sur vous à cause de l'iniure.
Mais si de mes Edits ensuiuez l'ordonnance,
Tenez pour asseuré que le froid ny le chaud,
La tempeste, l'esclair, ny la Bize d'enhaut,
N'auront aucun pouuoir de vous porter nuisance.
Vous semerez vos champs, & la terre fertile
Remplira vos greniers es temps de la moisson;
Vos arbres fleuriront pour porter en saison,
Fruicts desquels la bonté est en tout temps vtile.
Le loup, le leopard, ny les pattes cruelles
Du lyon affamé, n'assailliront vos parcs;
Vos haineux estonnez fuiront de toutes parts,
Car ie les poursuiuray de blesseures mortelles.

Le Ciel toufiours ferain verfera fa rofée
Sur les plus hauts fommets de vos riches coupeaux;
Vos furgeons fontaniers & vos plaifans ruiffeaux
Efpandront leur Criftal parmy l'herbe mouffée.

Vous aurez des enfans, dont la race fidelle
Poffedera le fruict de vos dignes labeurs;
Bref en paiffant les miens, comme vrais conducteurs,
Vous aurez pour guerdon la couronne immortelle.

A peine du deuoir la charge ainfi prefcripte,
M'auoit encore apris l'ordre du facré lieu,
Que me reprefentant la menace de Dieu,
Et tandis fa promeße à qui bien s'en acquitte,

Trifte ie dy, Seigneur, les faincts mots de ta bouche,
Qui furpaffent le miel & du miel la douceur,
Ont produit en mon ame vn effect fi tres-feur,
Que mon cœur les redit fouuent dedans ma couche.

Mais comme vn papillon ie me plais à la flâme,
Qui m'ayant attiré, grille mes aiflerons;
Car pyraufte nouueau c'eft dans tes lamperons
Où conuaincu ie voy de mes pechez la trâme.

Ie voy, mais las! bien tard, ô Dieu ie le confeffe,
Qu'vn foucy trop mondain a faict glißer mes pas:
Ie voy que mes plaifirs m'emportans haut & bas,
Ont efloigné mon cœur du lieu de ma promeffe.

Ie voy que mes repas, pour plaire à ma nature,
Où tandis mes discours, ou autre vanité,
Ingrat m'ont faict quitter ceux dont la pauureté
Attendoit de ma main confort & nourriture.

I'apperçoy que souuent vne grand nonchalance
Stupide ma rendu d'vn esprit endurcy;
I'apperçoy qu'au besoin, negligeant ta mercy,
I'ay disputé l'excuse au poids de ta balance.

Si bien que plus ie voy ma vie mesurée,
Et *plus & plus, mon Dieu, i'apperçoy mon meschef:*
Priant & suppliant comme icy derechef,
De vouloir r'adresser ta brebis esgarée.

Car c'est en vain, Seigneur, c'est en vain quelle estriue
A vouloir s'excuser, tu connois qui ie suis;
C'est en vain que ma nef descouure ses ennuis,
Si tu ne la conduis ou tu veux qu'elle arriue.

Attendant donc de toy la faueur & la grace
Que tu donnes à ceux qui eschappent l'Enfer;
Et *qu'auec* Charité *nous puißions triompher,*
Guide si bien nos pas que l'œuure en soit la trace.



STANCES.

Sur les charges du Diaconat.

A CELVY QVI PRESIDE.



Vant encommencer auec humble priere,
Demande à l'Eternel sa faueur singuliere,
Et quand auras finy loue encor sa bonté:
Encline ton esprit vers celuy qui propose,
Afin que son subjet te prepare & dispose
A diriger l'aduis ou le droict est porté.

Veux-tu trouuer l'erreur quand vn aduis varie,
Ne sois prompt à iuger celuy qui contrarie,
Non plus qu'à censurer l'autre qui se mesprend:
Veux-tu que Charité *rende ta voix sçauante,*
Imite sa vertu, qui de sainct zele ardente
Releuera tes mots & te rendra prudent.

AVX ASSISTANS.

O troupe bien-heureuse, ô heureuse concorde,
Quand l'on cede à raison & que chacun s'accorde,
Car à quoy le debat? à quoy tant disputer?
A quoy tend ce fusil qui le discord allume?
Sinon à rompre l'ordre & vouloir par coustume
Preuenir les aduis à faute d'escouter.

Les ruisseaux que l'on void serpenter par la plaine,
Et loin loin murmurans, escarter mainte veine,
Peuuent se rencontrer & ioindre mesmement;
Mais ceux qui diuisez sur vn auis estriuent,
Ont beau dire & prescher, car iamais ils n'arriuent
A decider vn poinct tant moins leur argument.

A L'ESCRIVAIN.

D'vn soin industrieux & d'vne plume inneste,
Registre en tes cayers l'extrait par le modelle
Du conte balancé, qu'auras trouué parfaict.
Afin que le boursier de toy ne puisse dire
Auoir perdu le sien, faute de bien escrire,
Car t'aquittant ainsi tu l'auras satisfaict.

Au

AV BOVRSIER.

Que ta loyalle main s'esloigne d'auarice,
Sçachant qu'or & argent sont les appas du vice,
Et que les mesnager sans soin est t'engager;
Car comme le peché commis par negligence
Ne doit estre excusé, moins encor l'imprudence,
Celuy est à blasmer qui se met au danger.

A celuy qui reçoit l'aumosne pour les pauures.

C'est chose qui duit bien de tenir à la porte
Les plats pour receuoir le don qu'on y apporte;
Mais comme le passant est prompt à s'oublier,
L'offrande pour cela requiert qu'on la demande:
Parquoy parle en saison, car Dieu qui le commande
Faict aussi que la main ne te peut desnier.

Et si tu veux encor accroistre ta lumiere,
Imite du Soleil la brillante carriere
Qui auec sa chaleur nous depart sa clarté,
Afin que ton present puisse digne du Temple,
Si bien estre obserué que Dieu qui le contemple
Te reçoiue en son temps ou regne Charité.

TROISIESME PARTIE DE LA

MVSE
CHRESTIENNE.

Representant les Miseres dv temps, la calamité generale des Eglises de France, l'estat & la conduitte de celle continuée pour la langue Françoise en la Ville de Londres, sous la fauorable protection de leurs Majestez d'Angleterre, à sçauoir, Elizabeth d'heureuse memoire, & apres soubs le regne fleurissant de Iacques premier.



AVX FIDELLES PASTEVRS & Anciens de l'Eglise.

SONNET.

LE Ciel m'ayant fait naiſtre en vn tẽps de carnage,
Et ce temps ennemy redoublant du depuis;
I'ay trouué à propos, pour vaincre mes ennuis,
De deduire ce temps, ſon eſtre & ſon ouurage.
Car ayant veu l'eſclair & apperceu l'orage
Vendanger du Seigneur & la vigne & les fruicts,
L'eau s'empourprer de ſang, l'air retentir de bruis,
Que pourroit le terroir moins dire que l'outrage.
Vous donc, ô heritiers du baſtiment diuin,
Qui eſtes du vray Sep la tige & le prouin,
Oyez parler icy vne voix pitoyable;
C'eſt elle qui vous dit que iamais les Tyrans
N'ont tant froiſſé l'autel, comme a fait en ces tẽps
Des peuples mutinez la rage inſatiable.



CHANT PREMIER.

Ce premier chant traitte du bannissement, fuitte & persecution des fidelles, soubs le regne de Henry III. De l'arriuée & bonne reception des bannis au pays d'Angleterre, & plus particulierement par la Royne pour lors en sa ville de Londres.

L'Insupportable ioug qui captiue l'Eglise,
Les fers, le feu, l'exil & la crainte d'erreur,
M'auoient dãs nos tourmẽs dõné telle terreur,
Qu'en fuyant le danger ie trouuay la franchise.
Car du creux d'vn rocher vne voix atristée,
Pour l'extreme rigueur des miseres du temps,
M'adressant son propos, apaisa tous mes sens,
Tant bien fut au discours la faueur adioutée.

Ie ſuis, ce me dit-elle, & ta ſœur & ta mere,
Fille du tout puiſſant & Pere Souuerain:
Ie ſuis Religion, & celle dont le ſein,
Soigneux t'a allaité ſous l'aiſle de ton pere.
Pren moy donc pour ta guide en ce temps déplorable,
Car tu dois dés l'inſtant abandonner ce lieu;
Celuy qui me bannit eſt inſtrument de Dieu.
Mais qui le frappera d'vn coup ineuitable.
Et *ainſi m'animant me monſtre vne naſſelle*
Flottant au gré du vent ſous l'eſtendart de CHRIST;
Où m'attirant à bord, Dieu par ſon bon Eſprit
Du feu de ſon amour nous emflamboit de zele.
Ce fut là que ie vy aux rays de la lumiere,
Creuer l'enflé Python au doux calme des mers;
Car nos chants & nos cris de ioye tous diuers,
Paruenoient iuſqu'au Ciel au ſon de la priere.
Tout puiſſant, tout voyant, Pilote qui ſans voile,
Fendis iadis les flots pour ton peuple paſſer,
Guide ta ſaincte nef & me vueille adreßer
Au port ou ton cher Fils fait luire ſon eſtoile.
Afin que deſpeſtré du vent & de l'orage
Que ſouffle Babilon ore par l'vniuers,
Rangé ſous tes Edits, ie deſcriue en mes vers
Tes troupeaux raſſemblez dans ton ſainct heritage.

Bien qu'en mer l'Alcion, paiſiblement tranquile,
Nichoit, pour demonſtrer la douceur du ſerain,
Dieu voulut qu'vne Royne au nez du loup Romain,
Apres deux iours de flot nous receut en ſon Iſle.

Où ne fuſmes pluſtoſt entrez à l'auditoire,
Ou prioit l'eſtranger, que le Paſteur du lieu
Nous embraſſe & nous dit, ſoyez benis de Dieu
Qui vous a acconduis pour en auoir la gloire.

Ce qu'ayans veu les ſiens, bien dignes de loüange,
Nous benirent auſſi & de cœur & de main;
Demandans eſtonnez quel changement ſoudain
Cauſoit dans nos malheurs vn exil ſi eſtrange?

Or ſi l'vn fut preſſant d'en ſçauoir la nouuelle,
L'autre ne l'eſtoit moins pour l'oſter de ſoucy:
Si l'vn en fut eſmeu l'autre le fut auſſi,
Au regard de l'autel ſubjet de la querelle.

C'eſt de ce ſeul diſcours, bien que ie n'euſſe l'âge
Pour comprendre diſcret lors noſtre affliction,
Que ie diray pourtant, vuide de paſſion,
Auoir oüy la voix qui leur tint ce langage.

La France eſt embrazée & nos Temples en cendre,
Nos autels deſmolis, nos Prophetes tuez;
Où s'il en reſte aucuns, ils ſont deſtituez
De tout ſecours humain qui puiſſe les deffendre.

Ah! respond vn vieillard, la France est ma patrie,
Voire vn lieu ou l'Edit auoit si bien pourueu;
La France est vn pays qui frappe à despourueu,
Parquoy ne celle rien du mal qui la descrie.

Ceste voix luy repart, Ceux qui estoient les peres
Du troupeau domesticq le gardant des lyons,
Sont aujourd'huy les loups race des Lycaons,
Qui deschirent les parcs des plus dolentes meres.

Car ce n'est plus au Reistre a qui l'on fait la guerre,
Ny aux Ducs qui puissans estoient nos ennemis;
Ny contre le voleur qu'vn Roy par ses commis
S'arme d'vn iuste bras pour en purger la terre.

Non, las! c'est le subjet, c'est l'amy, c'est le frere,
Qui endurent l'effort du plus inique Mars:
Ce sont les bons François qui souffrent sous le bras
Du François qui cruel les comble de misere.

On void le vieil rusticq en menant sa charuë,
Assommé de plain iour par l'argolet leger;
On void la pastorelle & son amy berger,
Galoppez par les champs d'vn autre qui les tuë.

On void le bon bourgeois, honneur de sa famille,
Qui souloit commander à maint autre sous luy,
Chassé, pillé, battu, triste, accablé d'ennuy,
Par le moindre soldat qui loge dans sa ville.

Si

Si bien que le brigand qui cherchoit pour retraitte
En temps de paix, des bois l'antre le plus caché,
Faict crier maintenant au plus dru du marché,
Et son vol & son meurtre au son de la trompette.
On void dans le debris des masures de France,
Le peuple humiliè, le Tyran arrogant;
L'vn nourrir son voleur, l'autre dire morgant,
Ie n'ay loy que mon bras, ny autel que puissance.
On void trainer liè l'innocent au supplice,
Suiuy du mal-faicteur qui deduit son procez:
On void des assommez les fils mal redressez
Souffrir au lieu d'appel ce que peut l'iniustice.
Bref dans l'estat piteux de nos tristes querelles,
On void d'vn bras armè les ennemis de Dieu
Guetter les eschappez du massacre & du lieu,
Pour d'vn coup acheuer le reste des fidelles.
Cett'horreur m'a faict voir, passant par les cãpagnes,
Que n'agueres le Ciel couuroit de viues fleurs,
Les champs remplis de corps, que nos persecuteurs
Cruels auoient meurtris, se sauuans aux montagnes.
Nos ruisseaux sont de sang, de sang sont nos riuieres,
Nos estangs, nos marests & toutes sortes d'eaux;
De sang sont nos maisons & de sang les berceaux,
Ou nos tristes enfans reclamoient nos prieres.

Comme ie me hastois pour gaigner le riuage
Du port ou m'embarquay, passant le long d'vn bois,
I'entendis les accens d'vne si triste voix,
Qu'encor mon cœur fremit voulant dire l'outrage.
Dans l'antre cauerneux d'vne obscure vallée,
Trouuant donc la personne en vn lieu sous-terrain,
Ie luy tendis le bras, mais las! haussant sa main,
Son ame sans parler prit au Ciel sa volée.
Vray est que l'heur voulut, si c'est heur de le dire,
Qu'elle auoit registré le sujet de son mal:
Que ie n'ay sceu qu'apres, car vn fier animal
Suruint, qui m'empescha pour l'instant de le lire.
Non ce loup carnacier apperceuant ma crainte,
Pour le voir costoyer si prez du triste corps,
Ne me donna respit, tant que chassé dehors,
Chetifue ie transcry cette piteuse plainte.
I'auois vn bon mary, deuot & secourable,
Qui fuyant, nos bouchers l'ont ratteint & occis;
Ie l'ay veu massacrer auec deux de mes fils,
Et faire des meurtris vn aspect effroyable.
I'auois pour mon support trois filles bien paisibles
A qui i'auois appris la crainte de mon Dieu;
I'ay veu forcer leurs corps, & mettre au mesme lieu
La poudre & le fusil des flammes plus horribles.

Deux enfans me restoient, qui pour ma nourriture,
Alloient parmy ces bois amasser quelque fruict;
Mais vn iour les cherchans, sur le poinct de la nuict,
I'apperceu vne louue en faire sa pasture.

Ie cours mais las! trop tard, trop tard ie le puis dire,
Quand des corps deschirez ne restoit que le sang,
Sang que ie ramassay dans vn creux caillou blanc,
Pour escrire ces mots tesmoins de mon martyre.

O France desolée! ô mere non plus mere!
Ains traitresse à ton sang, barbare & sans pitié,
Tu traittes tes subjets, sous feinte d'amitié,
Tout ainsi qu'vn amy fit Clyte en sa colere.

Iadis on te disoit l'honneur des Monarchies,
Quand les tiens par la paix entretenoient ton rang;
Mais ores tes enfans meurtris dedans ton flanc,
Publiront t'abaissant l'horreur de tes furies.

Ingratte Iezabel, c'est toy & ta machine
Qui as ainsi changé la gloire de nos Lys;
C'est toy, las! on le void, que tant plus tu vieillis,
Et plus ta cruauté auance leur ruine.

Ta trame va par tout, nul allié de France
N'esquiue ton dessein, ny mesme l'estranger:
Tu te ris du malheur, & sans voir le danger,
Tu perds le iugement, perdant la connoissance.

Quelqu'enfant eschappoit d'Herode la furie,
Et quelqu'vn de Cesar le funeste couteau;
Quelqu'vn d'Antiochus l'execrable cuueau;
Mais nul de tes tourmens n'euite la furie.

Car apres auoir faict par ta dextre inhumaine,
Du peuple qui craint Dieu vn horrible bucher,
Par neuf fois tu semonds le discord, pour chercher
Des maux frais inuentez par la Circe Romaine.

Tu inuoques l'Enfer, les Demons tu appelles,
Par la voix des sorciers tu troubles nos tombeaux,
L'Exorcisme te plaist, tu trauerses les eaux,
Pour estancher ta soif du suc de nos mouëlles.

Mais va dire à Satan de voix imperieuse,
Qu'il registre tes coups portez au desespoir;
Compte aussi les damnez que tu luy fais auoir,
Et ainsi les perdans sois nous iniurieuse.

Si n'auras-tu iamais ny toy, ny ton martire,
Pouuoir d'exterminer ceux qui reuerent Dieu;
Tu peux les affliger, mais ailleurs est le lieu
Ou Dieu les vengera sur toy & ton Empire.

Non, ie diray de plus que le sang & la cendre
De ceux que tu meurtris, pensant nous consumer,
Germeront en milliers, pour vn iour parfumer
L'autel ou Dieu viendra des siens le cry entendre.

A ces mots le Pasteur l'interrompt, & replique,
Le Ciel faict ainsi choix de ceux qu'il veut sauuer ;
Le Ciel arme ainsi ceux qui luy plaist esprouuer
Par les afflictions du mal plus tyrannique.

Mais toy qui as desduit les maux à la trauerse,
D'vn pays qui ne sent les dangers qu'il encourt,
Pose, & te soulageant irons apres en Court,
En aduertir les grands & par eux la Princesse.

Dans ce Palais luisant d'estoilles brillonnantes,
Ou seoit en conseil la prudente Palas,
Trouuons ses Cheualiers assez proche du pas,
Ou l'attendoit la vierge & autres peu distantes.

A qui n'eusmes plustost raconté nos detresses,
Que la Royne les sçeut & nous respond à tous,
Possedez ma faueur, hebergez entre nous,
Vostre Dieu est mon Dieu, vos ennuis mes tristesses.

Vn Roy mon deuancier, peu auant mon entrée,
Au throsne ou me voyez m'apprit cette leçon ;
C'est pour la mesme Foy que i'ay souffert prison,
Et pour vous secourir que Dieu m'a deliurée.

Vray est que les Edits que mon peuple reuere
Vous pourroient rigoureux donner empeschement,
Mais tenez d'asseuré que mon grand Parlement,
Par moy dispensera de l'acte plus seuere.

Le bras qui me ſauua de l'aſtuce Papale,
De la geole & du coup d'vn funeſte couteau,
Soit teſmoin aujourd'huy, & vous ſacré troupeau,
Si ferme ie ne tiens ma promeſſe Royale.
Celuy qui dans ſa nef, pour repeupler le monde,
Fut reſerué de Dieu contre l'effort de l'eau,
Ne fut plus eſioüy lors qu'il vit le rameau,
Que nous en receuant cette faueur ſeconde.
Car au lieu que nos yeux ne diſtilloient que larmes,
Pour la calamité de noſtre affliction,
Nous trouuons vne Royne auec ſa nation,
Qui ne chantent que Dieu ſans craindre les allarmes.
Le berger eſcarté, aſſez pres d'vn boſcage
Pour le glorifier cite mainte chanſon;
La paſtorelle aßiſe à l'ombre d'vn buiſſon,
Pour imiter ſa voix, imite ſon langage.
On oit le laboureur, maniant ſa charuë,
Entonner maint couplet au chant du chalumeau;
On entend l'artizan & ſa femme au fuzeau,
Pour exalter ſon los chanter de ruë en ruë.
Bref il ny à autel, palais, maiſon, boutique,
Soit en ville où en Court où par chemin diuers,
Où ne ſoit publié, tant en proſe qu'en vers,
Du grand Dieu d'Iſraël la gloire magnifique.

Heureuſe nation, ô nation heureuſe !
Puiſſes-tu à iamais emporter ce renom;
Afin que l'eſtranger qui reclame ton nom,
Die auſsi en tout temps ta loüange fameuſe.

Combien que le repos nous eſloignaſt des flammes,
Du pays & des lieux ou regnoit la douleur;
Si eſt-ce que le mal redoublant & la peur,
Obligeoient le Paſteur à conſoler nos ames.

Diſant c'eſt au beſoin que Dieu faict ſes merueilles,
Donnant meſme du Ciel le pain pour ſes enfans:
Ainſi du bon Iacob les peuples indigens,
Ont veu dans le deſert ſes œuures nompareilles.

C'eſt ainſi que Sampſon, auec vne maſchoire,
A deffait en vn iour mille des Philiſtins;
Et ainſi que Dauid au beſoin à ſoutins
La force d'vn Geant, puis chanté la victoire.

Dieu peut quand il luy plaiſt au plus fort du mal-aiſe,
Tirer ſes ſeruiteurs du ventre des poiſſons;
Dieu peut les preſeruer de la dent des lyons,
Et du danger du feu ardant en la fournaiſe.

Vray eſt que pour punir le trop de deffiance,
On a veu autrefois le bras de l'Eternel
Negliger au beſoin ſon peuple & ſon autel,
Voire ſon Arche meſme ou eſtoit l'Alliance.

Et qu'il eſt tres-certain, auſsi le dit l'hiſtoire,
Que ce fut Iſraël qui cauſa le courroux;
Il eſt certain que Dieu, de ſon honneur ialoux,
Meſpriſe ceſtuy-là qui meſpriſa ſa gloire.

Mais ſi nous l'honorons il ne nous faut qu'vn Ange,
Comme à Ezechias pour, en moins d'vn moment,
Si bien nous ſecourir, que l'eſpouuantement
D'vn coup renuerſera ceſte furie eſtrange.

Hé ma Muſe où vas-tu? quoy donc veux tu redire
Tout ce que le Paſteur a peu dire autre fois?
Ne ſçais-tu pas, mon cœur, que mille & mille fois
Plus que n'auons deduit ne pourroit le deſcrire?

Non, Muſe il me ſuffit que ceſt par repentance
Que Dieu donne aux eſleuz la ioye du matin;
Iſraël a pleuré & lors le Philiſtin,
Forcé luy renuoya l'arche de conuenance.

Parquoy pour rompre icy prions à ſon exemple
Qu'il plaiſe au Tout-puiſſant d'humilier nos cœurs.
Noſtre Arche eſt en exil, mais l'arrouſant de pleurs,
Bien toſt la reuerrons vn chacun dans ſon Temple.



CHANT II.

En ce deuxiesme chant est compris le deuoir de ceux qui ont la conduitte de l'Eglise. Puis il traitte de sa Discipline, & des diuers Pasteurs qui depuis son commencement iusques à maintenant ont comme proprietaires presché la parole en icelle.

EN l'Auril de mon âge, vn desir de connoistre
La façon & les mœurs des autres nations,
Leger me fit quitter dans mes pretentions
Pays, troupe & autel, le temps la faict paroistre.
Car par sept fois du moins la flairante arondelle
Auoit de nos Printemps salué le retour,
Auant que de reuoir le bien-heureux seiour
Du terroir qu'auiourd'huy grand Bretaigne on appelle.

C'est pourquoy retourné, pour n'agrauer l'offence,
Ie me trouuay au Temple auec les penitens,
Tant pour payer mes vœux aux yeux des aßistans,
Que pour prier à Dieu d'excuser mon absence.
Disant toy qui as faict que i'eschappe la louue,
Babel la grand Cité, meurtriere de tes Saincts;
Reçoy, ô Tout-puissant & de cœur & de mains,
Les vœux que ie te rends ou ta grace se trouue.
Car ie n'ay or ne myrrhe à faire mon offrande,
Autre qu'vn cœur froißé pour mes pechez commis:
Non ie n'ay rien, Seigneur, apres m'estre submis,
Qui m'approche de toy que ta douceur plus grande.
M'ayant donc pardonné cèt humeur qui aiguise
Ainsi l'homme a gouster l'erreur des nations;
Fay que ton sainct autel soit mes deuotions,
Où constant pour iamais ta grace en moy reluise.
Dieu qui void de mesme œil pour offrande licite
Le laict d'humilité & la myrrhe des Roys,
Voulut me consolant, bien qu'indigne de choix,
M'appeller en son temps à deux charges d'eslite.
Ayant donc cy-dessus deduit l'vne en sa place,
Pour estre la premiere ou premier i'ay tins rang,
Ie veux encommencer à m'approcher du banc
De l'autre qui suiura c'en sera la Preface.

Le lieu où l'on m'esleut à fort peu de verriere
Et si est le dedans tout remply de clarté,
Car ou Verité luit iamais l'obscurité
N'offusque sa splendeur, son corps n'est que lumiere.
Il a pour ornement vne riche peinture,
Bien qu'en diuers costez & en diuers tableaux,
Dont les traicts de pinceau sont si vifs & si beaux,
Qu'Appelle iamais mieux n'imita la nature.
Le premier qui paroist, la place estant tenduë,
Depeint la Verité, car son corps est tout blanc;
Deuant elle est vn liure ou le moindre du banc,
Apprend que sa blancheur par nous doit estre veuë.
Vn autre tout ioignant la Foy nous represente,
Car son corps est couuert d'yeux clairs & transparans;
Yeux qui font discerner, voire aux plus ignorans,
Pour bien instruire autruy sa vertu excellente.
Au tiers est Charité qui en douceur prefere
Le bien de son prochain à son vtilité;
Indice tres-certain que c'est en Charité
Qu'on doit pour plaire à Dieu admonester son frere.
Le quart par vne main tenant vne balance,
Demonstre la Iustice & son bel ornement;
Tant pour nous enseigner à rendre esgallement
Le droict à qui le droict qu'à chastier l'offence.

Au quint est vn serpent qu'vne main retenuë
Tient auec le pigeon, le signe est euident;
Car comme il est requis que chacun soit prudent,
Simplicité en nous doit estre reconnuë.

Bref il ny a vertu soit diuine ou morale,
Qui n'aye dans l'enclos chacune son tableau;
Les vns representans le soin deu au troupeau,
Autres aux desuoyez la regle pastorale.

Plus haut me fut monstré vne Bibliothecque,
Qui contient des sçauants les plus doctes escrits;
Et assez prez du bas nombre de manuscrits,
Qui sont du lieu sacré le depost hypothecque.

Alors ie demanday si parmy la doctrine
Seroit point quelque escrit pour là voir ma leçon;
A quoy l'on me respond tu parles en saison,
Me baillant vn liuret titré la Discipline.

Liuret que i'eusse leu auant bouger du Temple,
Si l'heure du depart n'eust rompu mon desçein;
Mais le delay fut court, car dès le lendemain
Ie vy du manuscrit la droicturiere exemple.

C'est pourquoy ie diray que c'est vne campagne
Ou l'agneau & le loup se trouuent quelque fois,
Voire vn champ si battu & si plain que les voix
Y censurent souuent celuy qui les engagne.

Imitans pour cela les ieunes pastorelles,
Qui s'aßemblent es champs pour se faire vn bouquet,
Ie ne prendray mes fleurs au plus dru du parquet,
Ains de-çà & de-là elizant les plus belles.

Car comme les chemins où la foule s'amasse,
Sont les plus empeschans pour les difficultez;
Ceux en les esquiuans que l'on prend aux costez
Sont tousiours les plus francs & dont moins on se lasse.

Ce liure donc nous dit, commençant par l'indice,
Que pour bien se renger à seruir l'Eternel,
Vn chacun est tenu, ou que soit son autel,
D'obeir à sa voix par ordre & par police.

Que mesme le Pasteur, suiuant la Discipline,
Doit bien estre esprouué auant que d'estre admis;
Il nous doit prescher Dieu, comme estant son commis,
Par les enseignemens d'vne pure doctrine.

Il doit chanter de CHRIST *la grace salutaire,*
Et ce qu'il a souffert pour nous pauures pecheurs;
Il doit à son troupeau ses penibles labeurs,
Et se monstrer vers tous vn Pasteur volontaire.

Il doit admonester, exhorter & reprendre,
Außi bien en public comme en particulier;
Il doit administrer par vn soin singulier
Chacun des Sacremens selon qu'on les doit prendre.

C'est chose qui duit bien d'instruire la Ieunesse,
Et de luy enseigner la crainte du vray Dieu;
Or comme il nous enioint d'auoir esgard au lieu,
Il veut qu'on aye l'œil sur celuy qui la dresse.

Il doit estre approuué par ordre & Discipline,
Tout ainsi que l'on fait au choix de nos Pasteurs:
On doit luy proposer par qui & quels autheurs
On veut qu'il les ameine au poinct de la doctrine.

Car comme les enfans selon qu'on les façonne
Sont pigeons ou corbeaux dans l'Arche du Seigneur;
Celuy qui les instruit, pour preuenir l'erreur,
Ne doit leur enseigner leçon qui ne soit bonne.

Plus bas il nous apprend que l'Ancien en l'Eglise
Doit estre pur de Foy, homme graue & prudent;
Il doit estre receu, suiuant qu'au precedent
Ont esté les premiers, la chose est bien requise.

Car il a ce pouuoir, quand sa charge l'appelle,
D'admonester soigneux ceux qui sont en discord;
Il a l'authorité de les mettre d'accord;
Et d'appaiser discret l'outrageuse querelle.

Vray est que si le fait rend la chose notoire,
Pour estre trop public où par trop demené,
Il doit se contenter, l'ayant examiné,
Tant qu'il y soit pourueu ès iours de Consistoire.

La charge du Diacre est d'autant plus fascheuse
Que le pauure en tout temps luy addresse sa voix;
Pourtant son auis est, pour s'asseurer du choix,
Qu'il soit homme fidelle & d'humeur courageuse.
Car comme le berger qui espargne sa peine,
Apres auoir en main la charge du troupeau,
Est tenu de payer la brebis & l'agneau,
Que la faim ou le loup ont rauy par la plaine :
De mesme l'Eternel, au iour que sa colere
Fondra sur les Pasteurs qui negligent ses parcs;
N'espargnera celuy, qui plaidant les hazards,
Pensera le payer d'excuse si legere.
Le Baptesme est vn sceau qui sainct & profitable
Est ordonné à tous, mais pour en bien vser :
Qui a donc des enfans & les veut baptiser,
S'il ne le fait par ordre il se rend censurable.
Tout tel est cestuy-là qui tant & tant desire
Participer au corps & au sang du Seigneur;
Et ne veut obstiné croire aucun conducteur,
Ny moins tenir cartier quoy qu'on luy puisse dire.
Car Dieu n'approuue point la cause du desordre
Non plus que du peruers l'imparfaicte raison;
Il est vn Dieu de Paix & veut que sa maison,
Pour y trouuer la paix, se gouuerne par ordre.

Et quand aux Ieunes gens tendans au mariage,
Comme il eſt à propos de voir & puis traitter,
Il leur enioint ſur tout, auant de contracter,
D'auoir conſentement du plus proche lignage.

Remonſtrant qu'il eſt dit, que quiconque reuere
D'honneur & d'amitié ceux par qui nous viuons,
Que ces iours icy bas ſeront heureux & longs,
Où autrement faſcheux, courts & pleins de miſere.

Le malade ſouuent durant ſa maladie
Neglige ſon ſalut pour ſoulager le corps :
Il doit faire autrement, car l'vn eſt le dehors,
Et l'autre du dedans eſt l'eſprit & la vie.

Parquoy en temps & lieu, ou que ſoit ſa demeure,
Et auant que le mal l'accable de douleurs,
Il luy donne conſeil d'aduertir les Paſteurs,
Qui pour le conſoler ſe trouueront à l'heure.

Et comme nos corps ſont de Dieu la viue image,
Et de l'Eſprit diuin les dignes monumens ;
Il veut, tant qu'en nous eſt, que nos enterremens
Reſſentent de l'honneur quelque bon teſmoignage.

Mais comme i'auançois de lire dans ce liure,
Pour ſuiure diligent le fil de mon deſſein ;
Vn ſommeil doux-preſſant faict couler de ma main
La plume ſi à coup que ie n'ay peu pourſuiure.

Le

Le repos fut plaiſant, le ſomne fauorable;
Car dormant i'apperçoy paſſer deuant mes yeux
Ceux qui de temps en temps, d'vn don officieux,
Ont preſché en ce lieu par ordre veritable.

Le premier que ie vy & qui ouuroit la porte
Eſtoit vn de Vauuille, autrement dit François,
Son prochain Peruçel d'Orleans autre fois;
Et l'autre du Ianuier ſurnommé de la Porte.

Non loin ie vy Erail & ce grand Alexandre,
Qui fut titré des ſiens le Miniſtre d'Arras:
I'apperçoy puis apres Nicolas des Gallars,
Secondé d'vn Cuſin auſsi natif de Flandre.

I'y diſcernay la Roche au doux bruit de ſa veine,
Suiuy du bon Mermier & du docte Villiers.
Puis ie vy le Maçon ce grand ſurgeon d'Illiers
Qui fameux en ſon temps, fut dit de la Fontaine.

I'y reconnu Caſtol digne auſsi de memoire.
Et ſon compatriot le vaillant Cheualier.
I'y reconnu de Lau-ne admis à l'atelier,
Pour auoir tant de fois preſché à l'auditoire.

Ie penſois eſtre au bout de l'eſcadron fidelle,
Quand d'enhaut vne voix me dit ne ſois laſſé,
Car tu dois obſeruer que ceux qui ont paſſé,
Sont deſia couronnez d'vne gloire immortelle.

L

Mais tu verras de plus ceux desquels la doctrine
Te dira pour leçon la Loy de l'Eternel;
Par eux tu apprendras, deuant le sainct autel,
L'œuure du Redempteur & sa vertu diuine.

Lors me parut Capel, Marie & puis Aurelle,
Suiuis du bon de Langle apointé en chemin,
I'apperçoy Primerose & apres du Moulin,
Si bien si bien portez que ie prestay l'oreille.

Car depuis ce temps-là autre soin ne me ronge,
Qu'à me trouuer au Temple entre leurs auditeurs,
Tant pour gouster le fruict de leurs doctes labeurs,
Que pour dire aux premiers ce qu'icy dit le songe.

Esprits qui bien-heureux apres tant de tempeste,
Contemplez l'Eternel dans l'estage des Cieux;
Qui voyez son Esprit & son Fils glorieux,
Accompagné des siens en la gloire celeste.

Qui admirez les Cieux & les legions d'Anges,
Promptes pour le seruir volans de tous costez;
Qui voyez du Cherub les nombres non contez,
Et des clairs Seraphins les diuerses phalanges.

Non ce n'est plus à vous que ma plume s'addresse;
Triomphez à iamais dans l'Eternel repos,
Mais à vos successeurs, comme estant à propos
Que ie les gratifie, & ainsi ie vous laisse.

Car l'extase finy, vne voix importune,
De voisins au trauail interrompt mon sommeil,
Si bien que preparé, tost apres le resueil,
L'autel sera mon soin, le temps l'heure opportune.





CHANT III.

Ce troisiesme chant deduit la Loy, la Grace, les souffrances de CHRIST, sa mort, & les miracles compris en icelle.

QVi vit en esperance, & apres son attente,
Trouue dans l'incertain l'effect de son desir,
Sage quitte le soin, pour gouster à loisir
La douceur du plaisir qui heureux le contente.
Ainsi le pelerin apres vn long voyage,
Quoy que las du chemin, brusquement inspiré,
Pour ioüir du repos tant de fois desiré,
Oublie le danger de maint fascheux passage.
Mais moy ayant passé & le fer & la flâme,
Pour diuertir mes soins en lieu de seureté,
Plus i'approche l'autel, plus ie suis incité,
A suiure le trauail du sujet qui m'enflâme.

Ie ressemble à l'oyseau qui oyant les clochettes
Animer la maison qui le tient encagé :
Tant plus il va sautant, tant plus est engagé,
A suiure du tin-tin les douces chansonnettes.

Car soit que i'aille auant, sans trauail & sans peine,
Ou soit qu'en rebroussant ie lasse mes esprits :
Piqué d'vn beau soucy, ie bastis mes escrits
Selon que ma carriere est difficile ou plaine.

Toy donc de qui le nom sans cesse ie reclâme,
Dieu qui d'vn don diuers mesnages ta faueur ;
Puis que de ton amour s'anime mon ardeur,
Fay qu'vn feu plus qu'humain donne vie à sa flâme.

Afin que le sujet qui sacré me conuie,
A chanter tes Edits & ton Fils exalté,
Me face ton organe, & que ta verité
Soit tousiours de mes vers & la source & la vie.

Ie n'estois point encor à peine assis au Temple,
Que la voix du Pasteur, m'addressant son propos,
Me dit comme premier escoute donc les mots
Que Dieu donne en sa Loy, c'est ta premiere exemple.

Car par moy il te dit, Ie suis ton Dieu, ton Pere,
Le Dieu qui fit sortir Iacob d'aduersité,
D'autres n'auras que moy, non ie l'ay arresté ;
Ny ne peindras pour tout image qu'on reuere.

Si tu luy fais honneur, ma iuste ialousie
Punira le peché des peres sur les fils,
Voire ceux apres toy, enfreignans mes Edits,
Sentiront iusqu'au quart ma faueur racourcie.

Mais qui garde ma Loy, selon mon ordonnance,
M'aimant de cœur & d'ame, & se tiendra des miens,
Ma faueur il aura; & de plus tous les siens,
Mille degrez apres, i'auray en souuenance.

Qui prend mon nom en vain ie le tiens pour coulpable,
Car iamais l'innocent ne iure qu'à propos:
Qu'il te souuienne aussi du iour de mon repos,
Pour le sanctifier, car il est venerable.

Six iours sont ordonnez pour faire ta manœuure,
Le septiesme est gardé de Dieu pour ses Sabas,
Iour ou toy & les tiens chommeront icy bas,
Et mesme ton bestial, de toute sorte d'œuure.

Car tu dois obseruer que Dieu, ton Dieu suprême,
A creée en six iours le Ciel porte-flambeaux,
La terre, l'air, le feu, & le moite des eaux,
Auec le tout du Tout, puis benit le septiesme.

Veux-tu viure long-temps? reuere pere & mere.
Veux-tu suiure ma Loy? n'espand le sang humain.
Veux-tu te conseruer? n'attente le desein
De te soüiller lascif dans la couche estrangere.

Deteste le larcin, & tout faux tesmoignage:
Ne conuoite en ton cœur la cheuance d'autruy:
Ne conuoite la femme où le serf de celuy
Qui se dit ton prochain, car c'est son heritage.

Bref, pour dire en deux mots tout ce que tu dois faire,
Ayme Dieu & le sers, en voyla le premier:
Aime aussi ton prochain, comme estant le dernier
De la Loy, dont apres auras faict le Sommaire.

Tu dois sçauoir de plus, & pour chose asseurée,
Que ceste Loy n'est point comme furent les loix
De Carthage où d'Athene, où de Rome autre fois,
Qui eurent bien vn temps & non pas la durée.

Non, Dieu qui la donna escrite dans deux tables,
Voulut la publiant, par vn soin paternel,
L'enregistrer luy-mesme, afin que son autel
Sçache que tous les poincts en sont irreuocables.

Il est vray que pour lors vne frayeur terrible
Saisit tout Israël quand Dieu la prononçoit;
Car le mont disparut, où si rien paroissoit,
Ce n'estoit que l'amas d'vn foudre plus horrible.

Les orbes flamboyans, le tourbillon, la nuë,
La vapeur, les esclairs, le cornet & le bruit
D'vn tonnerre grondant dans l'espais d'vne nuict,
Desroboient à Iacob du haut Phare la veuë.

Tout estoit animè, les fondemens du monde
En furent esbranlez, Sina le grand Sina
S'esmeut, quand l'Eternel sur son faiste signa
Des dix mots de sa Loy la lettre plus profonde.

La frayeur redoublant, l'Hebrieu dit à Moyse,
La voix du Tout-puissant nous est terreur de mort,
Parquoy dy nous la Loy, afin que ton rapport
Contentant le Seigneur, la peur ne nous destruise.

Le bon Duc estonnè de voir leur inconstance,
Condescent & leur dict exactement l'Edit;
Leur asseurant de plus que tout homme est maudit,
Qui n'accomplit de Dieu la diuine ordonnance.

Mais tandis le Pasteur, voulant suiure son texte,
Vn mal rude & fascheux si soudain le surprit,
Qu'il mit son corps en terre & au Ciel son Esprit,
Où il vit couronnè d'vne gloire celeste.

Me trouuant donc saisi d'vne crainte effroyable
Pour n'estre consolè au regard de la Loy,
Triste pour mes pechez, ie disois à par moy,
Qui me deliurera de l'ire espouuentable?

Car si la Loy nous dit la personne damnèe
Qui n'accomplit l'Edit en sa pleine teneur,
Las! que peut esperer l'homme comme pecheur,
Qui trouue par la Loy sa vie condamnée.

Or, comme i'insistois, vint le Fils de Marie,
Et qui comme Marie & frere de son CHRIST,
Chante si bien la Foy, que Dieu par son Esprit,
Faict icy que sa voix auec CHRIST *nous marie.*
Disant il est certain, telle est nostre misere,
Que chacun est conceu en son iniquité:
Et qu'ayans tous failly, sans vn seul excepté,
Decheus rien ne nous sert que le mot d'Abba-Pere.
Nous auons restably, en faueur de l'idole,
Les hauts lieux qu'autre-fois nos peres mettoient bas:
Nous auons blasphemé, transgressé les Sabats,
Et ainsi negligé des parens la parole.
Nos pieds courent au sang, nos mains cherchēt l'outrage;
Nos yeux par faux regards les lascifues amours;
Nos langues du prochain tiennent de faux discours;
Et nos cœurs de Nabot conuoitent l'heritage.
Si bien que le salut ne despend plus de l'œuure,
Ains de la seule Foy qu'auons en IESVS CHRIST;
Dieu la dit, c'est sa voix, & de plus son Esprit
Fait que par Foy, la Loy, en CHRIST *sainctement œuure.*
Et afin maintenant que l'œuure ne se vante,
Il est dit qu'Abraham auoit receu deux fils,
Le premier né d'Agar, & l'autre en temps prefix,
De Sara, pour cela la mere triomphante.

Ces deux repreſentans l'vne & l'autre Alliance,
Car celuy né d'Agar repreſente la Loy,
Celuy né de Sara la vertu de la Foy,
Qui nous affranchiſſans deſtruit la deffiance.

Car l'Eſcripture dit, qu'Agar nous ſignifie
Le haut mont de Sina, ou ſerfs fuſmes rendus;
Elle dit que ce mont, par mots bien entendus,
Eſt la Ieruſalem maintenant aſſeruie.

De meſme que Salem, mere de la promeſſe,
Eſt la Ieruſalem qui nous a affranchis;
Et comme elle eſt au Ciel qu'elle nous a choiſis
De celle qui ſterile enfante auec lieſſe.

Puis ayant apperceu qu'il approchoit de l'heure,
Diſcret, ſans tant rebattre, il conclud en ces mots,
Soyez benits de Dieu, afin que mon propos
Face que CHRIST *en vous par la grace demeure.*

Son prochain toſt apres, d'vne vertu pareille,
Traitte ſi bien de l'œuure & du ſalut compris,
Que pour les voir en CHRIST *il ſemble auoir apris,*
Ce myſtere profond, l'oyant de ſon Aureille.

Car il adiouſte icy, qu'auant le monde meſme,
Dieu auſsi nous aimoit au regard de ſon Fils,
Lequel pour nos pechez, l'ayant ainſi prefix,
A liuré à la mort du tourment plus extrême.

Que c'eſt luy en ſouffrant pour appaiſer le Pere,
Qui a porté au bois nos cuiſantes langueurs;
Et qui luy firent dire, au fort de ſes douleurs,
Mon ame eſt en angoiſſe & ta main trop ſeuere.

Reiterant trois fois, Pere s'il eſt poßible,
Fay que ce dur hanap paſſe arriere de moy,
Tu m'as abandonné, ie le ſens, & pourquoy?
Mais ton vouloir me plaiſt, quoy que dur & penible.

Et afin que chacun puiſſe ſans ſe meſprendre,
Entendre la douleur qui ainſi l'angoiſſoit,
C'eſt que le corps ſouffrant ſon ame außi ſouffroit,
Voire tous les tourmens que l'Enfer peut comprendre.

Qu'à l'inſtant de ſa mort, la terre fut ſaiſie
D'vn tremblement ſoudain, les Cieux voilez de dueil,
Le Temple ſe fendit, & maint & maint cercueil,
D'où ſortirent les ſaincts eſueillez pleins de vie.

Si que pluſieurs d'entr'eux ont auec aſſeurance,
Apparu toſt apres dans la ſaincte Cité;
Tant pour nous confirmer la meſme verité,
Que pour monſtrer de CHRIST *la diuine puiſſance.*

Teſmoignage certain que quiconque veut viure,
Doit mourir à peché, pour iamais ne mourir;
Et que viure en la chair eſt du tout encourir
Ce qui eſt de la Loy qui condamne où deliure.

Inferant pour cela que comme Dieu tout ſage,
Nous a voulu enter en ſon Fils Eternel,
N'a meſmes eſpargné l'oliuier naturel,
Il n'en fera pas moins à la branche ſauuage.
Mais tandis des enfans le brayement extrême,
Qui preſſoient l'attendans pour eſtre baptiſez,
Luy fut ſi ennuyeux, & les cris ſi forcez,
Qu'il rompt importuné pour leur donner bapteſme.





CHANT IV.

Ce quatriesme chant traitte des derniers remuëments arriuez en France, lesquels ont causé vn autre exil à plusieurs des fidelles. De leur arriuée & bonne reception en la Ville de Londres, & par incident de la Resurrection du Seigneur, de son Ascension au Ciel, de son office de Mediateur, puis d'vne plainte que faict l'Eglise sur la calamité des miseres du temps, accompagnée du Iugement dernier, & en suitte d'vne serieuse remonstrance pour fortifier ceux qui sont persecutez pour le nom de CHRIST.



V suis-ie maintenant! quel Demon, quel orage,
D'vn foudre rougißant, interrõpt mõ discours?
Où suis-ie transporté! hé Dieu comme le cours
Des miseres du temps bigarre mon ouurage?

Le tambour, les clairons, l'allarmeuse trompette,
D'vn bruit empoisonné ayant noircy les Cieux,
Me font ressouuenir du pays & des lieux
Ou regnoit la douleur quand ie fis ma retraitte.

Car tout pres des autels ou respire l'Eglise,
Ma guide i'apperçoy, qui redoublant ses pleurs,
M'appelle m'animant par ses tristes clameurs,
A dire en quel estat la misere la mise.

C'est varier pourtant & quitter la doctrine,
Mais vaincu du deuoir, ie dois dans le danger
Dire auec elle icy comment, pour l'outrager,
Satan arme à ce coup sa plus noire vermine.

Que l'habit, le cousteau & autres leurs pratiques,
Pour detrôner les Roys & flaistrir leur renom,
Les descouurent assez sans se titrer du nom,
Qui sacré n'appartient mesme aux chœurs Angeliques.

Veu que les Seraphins, du deuoir qui les lie,
Adorent ce sainct nom dans le plus haut des Cieux;
Loüans & exaltans ce titre glorieux,
Auquel tout genouil ploye & tout cœur s'humilie.

Mais ces monstres nouueaux, engeance de Loyole,
Non contens de le prendre & s'en brauer malins,
Forcent par leurs discours ès temples des Baalins,
Les peuples enchantez d'en titrer vne idole.

Erreur qui contredite à bon droict par l'Eglise,
Leur faict prescher maudits qu'il ne faut plus qu'vn coup
Pour atterrer l'agneau qui morgue ainsi le loup,
Et qui de leur dessein descouure l'entreprise.
Appellans pour cela vn massacre Iustice,
Le bourreau des martyrs vn soldat de la Foy,
Vn sainct en Paradis l'homicide d'vn Roy,
Et vaillant le tyran qui nous liure au supplice.
Adioustant quelque fois que le chef sans mot dire,
Veut abolir l'Edit pour l'auoir animé;
Le chef n'aymant Ioseph, du pere tant aymé,
Luy rauira l'autel d'eust-il perdre l'empire.
Si que petits & grands, ou la marque est cotée
De la beste & du nom, s'escrient d'vne voix
Que ie dois quitter Dieu, où souffrir sous les loix,
De celuy qui puissant à la chose arrestée.
De ce foudre aceré de rage & de furie,
Voyant desia le fer és mains de nos tyrans,
Nous auons trouué bon & nous & nos enfans,
De quitter desolez parens, biens & patrie.
Car l'Ange du Seigneur, Ange qui tousiours veille,
Pour aduertir les siens du danger du debris,
Parut à mon esprit du celeste pourpris,
Disant, part & t'en va là où Dieu te conseille.

Arriuant donc au port qu'estimois vn Asile,
Et ou pour m'embarquer m'attendoit vn batteau,
Ie trouuay de plein iour havre, porte, chasteau,
Fermez, & mes bourgeois contristez hors la ville.
Les ayans consolez, mon desir fut d'entendre
Quel sinistre dessein presageoit ce mal'heur;
Mais las! l'ayant oüy redoubla ma douleur
Pour les voir assaillis sans se pouuoir deffendre.
Ce fut par vn Sabat, mon peuple estant au Temple
Aßemblé pour prier, que le coup se tramoit;
Car lors nouuelle vint qu'armant, l'on desarmoit
Les miens de toutes parts, sans ordre & sans exemple.
De ce bruit estonnez, comme on void les auettes
S'escarter çà & là trouuans l'huißet fermé;
Où bien comme le cerf de frayeur animè,
Craintif fuit haut & bas pour trouuer les cachettes:
Les vns dans le danger du haut d'vn precipice
Deualoient les rochers, esquiuans l'ennemy:
Aucuns gaignoient les champs pour rencontrer l'amy,
Et autres des cachots la voûte plus propice.
Car le seul souuenir du meurtre de nos peres,
Qui triste commença par ces traicts reconnus,
Sanglant leur fit douter, se voyans preuenus,
Que le mesme n'aduint à eux où à leurs freres.

Mais

Mais Dieu qui ſçait ouurir des priſons la plus forte,
Rompre chaine, barreaux, pour les ſiens deliurer,
Voulut les deſarmans du mal les preſeruer;
Or qu'ailleurs ce projet fut ſuiuy d'autre ſorte.

Car lors encommença la main qui nous outrage
A preparer le coup du funeſte couſteau;
Lors fut a deſcouuert attaqué le troupeau,
Du peuple qui craint Dieu, de meurtre & de ſaccage.

Voila, ô malheureux, de vos traicts la parcelle,
Et les fruicts du ſçauoir qui vous rend ſi fameux:
Voila le coup maudit, qui r'allumant nos feux,
Arme, nous deſarmans, le bras de l'infidelle.

Mais laiſſons la courir l'aſtuce Loyolite,
Qui nous frappe du nom de IESVS *deſmenty,*
Et oyons de nouueau celle qui a pâty
Tant de fois dans l'eſtat, qui ainſi nous attriſte.

Tu vois donc, me dit-elle, en quel hazard eſt miſe
Celle qui t'emmena pour habiter ce lieu;
Tu vois comment par eux le ſainct Temple de Dieu
Eſt reduit en maſure & ſon peuple en chemiſe.

L'Hebrieu à ſes autels, ou meſme il crucifie
L'vnique Fils de Dieu, hauſſez iuſques aux Cieux:
L'idolatre Babel affermit ſes hauts lieux:
Et le Turc endurcy ſes Temples fortifie.

Voire entre les mortels l'abeille trouue giste,
Le passereau son nid, la formy sa maison;
Et Dieu qui tout a fait, en cette aspre saison,
N'a lieu pour heberger, ny autel qui subsiste.
C'est pourquoy me trouuant tristement exilée
En pays estranger, iette l'œil sur les miens;
Iette l'œil, & voy ceux qui sont decheus de biens,
Et autres du conseil dont l'ame est consolée.
Afin que, comme vn iour dans la mesme detresse
Ceux lors de cèt autel t'assisterent soigneux,
Ils soient cheris de toy, si bien que chacun d'eux,
Puisse diuersement ressentir ta largesse.
Tu dois mesme inciter ceux de ta compagnie
A nous tendre la main comme gens de pouuoir,
Ie les ay preparez, fay donc ce tien deuoir,
Et Dieu de ses faueurs guerdonnera ta vie.
Celuy qui quelque fois as veu pres d'vn riuage
Perir vne nasselle, & obserué au port
Le fauorable soin, assistance & confort,
Administrez au monde eschappé du naufrage;
Discret, peut bien iuger apres la chose dite,
Quel fut nostre deuoir vers les refugiez;
Quel fut nostre conseil aux autres assiegez:
Sans negliger la Cour d'où l'ayde vint subite.

IACQVES l'honneur des Roys, & du Breton la gloire,
Comme sous ta faueur respire nostre autel,
Außi dit-on encor que ton secours fut tel,
Voire que l'ennemy fut contraint de le croire.

Puisse donc en tout temps, ô Roy, ta renommée
Te rendre autant fameux en nous donnant la paix,
Comme l'on te redoute en supportant le faix
De la calamité contre nous animée.

Afin qu'ayant parfaict ta regence mortelle,
Pour laisser à ton Prince vn regne fleurissant,
Ton Sceptre soit changé à celuy triomphant
Qui guerdonne les Roys d'vne gloire eternelle.

Et *moy, pour rencontrer le fil de mon histoire,*
Ie diray donc icy que d'entre les Pasteurs
Qui estoient en exil, fut par nos conducteurs
Faict choix d'vn pour le temps digne außi de memoire.

Car c'est luy qui nous dit, bien que CHRIST *pour l'E-*
En *vertu de sa mort, aye accomply la Loy,* *(glise*
Si est-ce que l'appuy du salut par la Foy,
Est CHRIST *ressuscité & la chose comprise.*

Veu que par là Satan vaincu pert sa victoire,
CHRIST *ayant surmonté & la mort & l'Enfer,*
Et qu'en ressuscitant, CHRIST *pour mieux triompher,*
Veut que ressuscitions des ores à sa gloire.

Que c'est luy, tost apres s'estre monstré au large,
Qui monta dans les Cieux, sa troupe le voyant,
Renuoyant glorieux son Esprit flamboyant
Sur vn chacun d'iceux, tesmoin de sa descharge.
Et *qu'il estoit requis, pour oster la misere*
Que le peché d'vn seul communiquoit à tous,
Comme Christ *vint du Ciel, qu'il y rentrast pour nous,*
Afin de nous placer à la dextre du Pere.
Là il oit de nos cris les plus viues atteintes;
Là il void de nos maux les cuisantes douleurs;
Là d'vn œil de pitié il contemple nos pleurs,
Donnant lieu opportun à nos tristes complaintes.
Car Dieu estant aßis au throsne de Iustice,
Pour punir le peché, enflambé de courroux,
Christ *lors nostre Aduocat, intercedant pour nous,*
Faict que le Pere außi nous est doux & propice.
Son texte ainsi deduit, qui n'estoit que la suitte
D'autres auparauant exposez à son tour;
Il nous dit que les siens desiroient son retour,
Retour qu'il embrassoit autant qu'eux la poursuitte.
Disant, toy qui du Ciel as voulu debonnaire
Contempler en pitié nos sanglantes douleurs,
Nous benissons ton Nom, de ce qu'apres nos pleurs,
Tu nous donnes la paix en vn temps si contraire.

Mais las ! puis que ta Loy ne peut estre accomplie
En nous, pour le peché qui rend l'homme imparfaict ;
Donne nous Eternel le vouloir & l'effect,
De suiure IESVS CHRIST *en sainctetė de vie.*

Afin que ta faueur qui nous a deuancėe ;
Par la mort d'iceluy pour nous ressuscité,
Face qu'aprehendions des ores ta bontė,
Pour trouuer dans le Ciel ta grace prononcėe.

Ainsi benis de toy, fay que ceste franchise,
Qui r'appelle d'exil les tiens dedans tes parcs,
Soit si ferme à iamais, qu'apres tant de hazards,
Puissions voir restablis, triompher ton Eglise.

L'autre duquel le nom, en despit de la Louue,
Decore nos Printemps comme vne Rose en fleur,
Me dit, prenant son rang, ie veux bien qu'en douleur,
Traitter icy du temps ou ta leçon se trouue.

Et ce qu'il fit aussi, car pour se faire entendre,
Forcé il nous preschoit la misere du temps :
Il deduisoit soigneux, la rigueur & les ans,
Qui luy ont faict sentir ce que le temps engendre.

Trompette de Sion, heraut de la parole,
Quand ie t'oy raconter de Dieu les faicts diuers,
Estonnė ie ne puis les coucher en mes vers,
Que le trop de suiet, de mon sens ne s'enuole.

Mais bien que dans l'hyuer de nos triſtes miſeres,
Ie n'aſſemble tes fleurs chacunes en leur rang ;
Si feray-je vn bouquet, qui tout couuert de ſang
Pourpré dira le temps au milieu de tes freres.

C'eſt toy donc qui nous dis que Dieu planta ſa vigne
Au plus beau de l'enclos, ou il fit vn preſſoir ;
Mais n'approuuant ſes fruicts, permet que le razoir
En eſmonde le bois qui la rendoit indigne.

Que ce ſont nos pechez, qui ont faict que l'orage
Lance de toutes parts ſon foudre contre nous :
Voire helas ! nos pechez, qui font que le courroux
De Dieu iuſte vengeur frappe ſon heritage.

Nous auons meſpriſé cette douce roſée,
Que le Ciel diſtilloit ſur nos plus gras couſtaux :
On nous preſchoit la Loy, pour preuenir ces maux,
Mais nous parlions de CHRIST*, tournant tout en riſée.*

Si bien que maintenant, en ces temps de tempeſte,
Nous ſouffrons ſous le fer des meurtres plus ſanglants :
Chacun eſt en douleur & de plus nos tyrans
Font gloire de leurs faicts, la choſe eſt manifeſte.

Hannibal, pour trouuer aux Alpes vn paſſage,
D'humeur aigre-animé fit breche par ſes feux.
Ceſar, pour s'eſlargir cruel fut impiteux,
Et Sylle violent pour prendre l'auantage.

Mais nos perſecuteurs ſont bien d'vne autre ſorte,
Quand au milieu des fers & des feux allumez,
Deſuoyans la pitié, on les void animez
Deſtruire en ſe perdans l'eſtat qui les ſupporte.
Ainſi Neron voyoit, d'vne rage inſenſée
Les toicts de Rome en feu rougir de toutes parts;
Tandis qu'en s'eſgayant ſur l'vn de ſes remparts,
Elle fondoit en pleurs triſtement angoiſſée.
On a veu embrazer dans la my-morte France,
Par eux Villes, chaſteaux, bourgs, bourgades, maiſons;
Les corps ſauter en l'air tout ainſi que tiſons,
Qu'vn feu rouge flambant de-çà de-là eſlance.
On a veu deſmolir des Villes les plus belles,
Les murs qui autre fois repouſſoient l'eſtranger;
On a veu les autels piller & ſaccager,
Abattre tours, clochers, Temples & citadelles.
On a veu des meſchants les bandes enragées
Dans le ſang des vieillards emouſſer leurs couſteaux:
On a veu les enfans eſtranglez aux berceaux,
Et tandis eſgorger les meres outragées.
Bref dans vne deſroute & apres l'ouuerture
D'vn camp deux fois vendu, on a veu ces brigands,
Si bien encouragez aux meurtres par les grands,
Que le fer n'eut pitié d'aucune creature.

Barbares en effect, fureur plustost Payenne
Que du sang baptisé, & dont la triste horreur
Crie France ton coup, France helas! ta valeur
A vaincu, mais comment? c'est à la Cadmeenne.

Car si tu perds ainsi & ta force & la vie
De tes meilleurs subjets, prepare ton tombeau;
Prepare le suaire, & te dy au rumeau,
De ce que tu te perds, sans voir la maladie.

Ton ancien ennemy impiteux le remarque,
Iurant par son Mammon, le plus grand de ses saincts,
Que tu fais plus d'vn coup que luy ny ses desseins
N'ont fait, voire en cent ans, pour le voir ton Monarque.

HENRY, si tu viuois pour voir dans nos ruines
Le danger eminent ou ton peuple est porté,
Ton bras, ton iuste bras, n'agueres redouté
Au meschant, puniroit l'autheur de ces machines.

Tu punirois aussi cette audace Espagnole,
Qui ainsi nous menace en nous creuant les yeux:
Tu ferois restablir ta Pyramide ès lieux
Où le sang est presché en faueur de Loyole.

Mais quoy que dirons-nous? quand la main qui nous (trie,
Tandis qu'on nous deschire & faict que l'on poursuit,
Corrompt mesme de ceux que Dieu auoit instruit,
Pour deffendant l'autel deffendre la patrie.

Tels

Tels que le serpenteau au ventre de la mere,
Lassé du tendre sein qui soigneux l'esleuoit,
Fait breche, tant qu'apres son depart, on la voit
Triste sentir l'effort du funeste cautere.
Car comme à tous dangers vn amy infidelle,
Est pire mille fois que l'ennemy ouuert,
Ces vipereaux ont faict, tant dehors qu'à couuert,
Plus qu'aucun contre nous esclater leur cautelle.
Les vns comme puissans, mais faute de courage,
En trahissans ingrats des nostres le conseil;
Aucuns mal preparez d'vn traict lâche & pareil,
En vendant desloyaux du Seigneur l'heritage.
Autres comme apostats, prenans mesme les armes
Contre Dieu & son Temple, attaquant le party;
Si bien que l'vn & l'autre ont feint ou consenty
Au mal qui a causé & nos cris & nos larmes.
Vous m'en serez tesmoin, Ieunesse Rocheloise,
Qui sous le vain iapper d'vn fort encommencé,
Auez peu discerner qu'vn Iudas insensé
Plus qu'autre menaçoit vostre Asile bourgeoise.
Et toy fille du Ciel, Mont-auban, la maistresse
Des Villes ou fleurit l'Oriflam de la Foy,
Tu le peux dire aussi & ta sœur Saincte-Foy,
Pont-orson, Taillebour, Marran & Bourg-en-Bresse.

Quand le coup proietté du debris de vos places,
Du meurtre & assassin des vostres plus deuots,
Vous fit sentir tramant, bien qu'en diuers complots,
De nos Achitophels les Machiauelles traces.

Mais quoy ! diray-je icy tout du long les pratiques,
La trame, les assauts, de nos diuers Iudas ?
Quoy feray-je calcul des places haut & bas,
Ou le Ciel depuis peu a faict voir leurs trafiques ?

Non, le temps defaudroit plustost que la matiere;
Parquoy, pour abreger, ie diray comme Dieu
Au seul clin de son œil, ayant faict choix du lieu,
Sceut d'vn coup preuenir leurs traicts par la priere.

Car lors bagnez en pleurs, nos oraisons au Temple,
Deuant le sainct autel, & nos piteux accens,
Esmeurent son courroux, à voir que tant de gens,
Et par terre & par mer s'esleuoient sans exemple.

Si bien qu'en vn soudain dans vn camp de Galeres,
De Naux, de Galions, brauans & foudroyans,
Il voulut que les siens hardis & preuoyans,
Fussent de ses faueurs les tesmoins oculaires.

Se trouuans donc semonds assez pres du riuage,
Par les ambassadeurs de l'ennemy humain,
La nef choque la nef, l'vne fuit mais en vain,
Car l'autre la poursuit tant qu'elle fait naufrage.

Icy le Galion ſon gros tonnerre tire,
Qui tandis agraffé par l'vn de nos vaißeaux,
L'embraze tellement qu'on euſt dit ſur les eaux
D'vn coloſſe de feu, pluſtoſt que d'vn nauire.
Plus loin eſt aſſailly d'vn foudre de Galeres
Le vaiſſeau dont le nom eſt iſſu de nos Roys;
Mais ſon goſier pourtant repeta tant de fois
Que vainqueur il fit voile aux deſpends des corſaires.
Deux nauires de choix, piquez de meſme haine,
S'attaquent animez ſi furieuſement,
Que l'vn & l'autre en fin percez eſgallement,
En dirent dans les flots la douleur trop certaine.
Bref dans le chamaillis & du fer & des piques,
Au fort de l'entre-choc des naux s'entre-froiſſans,
L'eſpouuentable cry des bleßez languiſſans
Cauſa que nos guerriers furent plus pacifiques.
Tant que le iour d'apres, aprehendans l'orage,
Des coups qui preparez les tenoient dans la peur,
Le chef comme prudent & grand entrepreneur,
Fit paroiſtre la paix preuue de ſon courage.
Voila donc comme Dieu ſçait donner deliurance
Aux ſiens lors qu'il luy plaiſt, l'inuoquans au beſoin:
Voyla le coup failly, qui de pres & de loin,
Deuoit detrôner Dieu & ſapper ſa puißance.

Mais pour rentrer en lice & finir par le texte,
Ie dois parler des maux que souffrons dans la paix:
Ie dois monstrer au iour l'insupportable faix
De ceux dont la douleur n'est que trop manifeste.

C'est que dans le repos, assez pres d'vne Ville,
Se continuë vn fort violans les Edits.
Et qu'en diuers endroicts, pour estre contredits,
Des Temples abattus la place est inutile.

On bastit mesme ailleurs, contre la Foy promise,
Places de garnisons, citadelles, rempars;
On y loge à dessein tel nombre de soudars,
Que le plus franc bourgeois est priué de franchise.

Nos breuets remonstrans & nos cris & nos larmes,
Sont tenus pour suspects, on en veut de nouueaux;
On blasme les derniers, on rongne nos morceaux,
Tout ainsi qu'autre fois au plus dur des allarmes.

Si nous plaidons nos droicts on fait la sourde oreille,
Où si on nous respond, on nous dit importuns:
Si nous en appellons, leurs termes plus communs
Sont allez à la Messe, où bien chose pareille.

De ces maux nous greuans, quiconque bat la plaine,
Prudent en peut iuger par nos tristes clameurs;
Chacun est aux abois; chacun dit ses douleurs,
Où si quelqu'vn se tait c'est pour reprendre haleine.

On oit sur nos tombeaux l'enfant pleurer le pere,
La veufue son espoux, le vieillard son support;
On oit le triste amy pleurer sans reconfort,
Pour auoir veu forcer & la fille & la mere.

La mere pleure helas ! d'auoir veu l'infidelle
Arracher de son sein l'enfant aussi pleurant;
Et qui ietté en l'air sur la pique, mourant
Faisoit requeste à Dieu contre la main bourrelle.

Le frere auec l'amy pleurent, non le supplice
Dont le pere & le gendre ont donné gloire à Dieu,
Mais bien pour auoir veu, se trouuans sur le lieu,
Pleurer mille assistans tesmoins de l'iniustice.

Les filles deux à deux, sur le bord des ionchées,
Font entendre leurs cris au murmure des eaux;
Se pleignans d'auoir veu, par nos tyrans nouueaux,
Vendre comme à l'ancan les vierges outragées.

Ah ! que diray-je plus ? quand la main meurtriere,
Barbare & sans pitié, les prenoit aux cheueux,
Pour les lier au crin des cheuaux, qui fougueux
Les entrainoient mourans de riuiere en riuiere.

Quand la terre d'ennuy pour se voir infertile,
Triste pleure la faim qui tuë ses enfans :
Quand le vent irrité se plaint que les meschans
Ont versé dans le feu le sang qu'il esparpille.

Quand la mer qui reçoit & le sang & la cendre,
De tant de saincts martyrs, en tant de lieux diuers,
Faict bruire iusqu'au Ciel, & le Ciel par les mers,
La perte de Salem pour mieux la faire entendre.

Non, ce n'est plus Sion que Dieu a tant cherie,
Qui se plaint maintenant contre cet assaßin:
Ny la Colombe außi, que l'Aube du matin
Decoroit de fin lin tissu en broderie.

Ny moins Ierusalem la Ville nompareille,
Dont Dieu auoit fait choix pour lieu de son seiour:
Ce n'est plus ce Soleil, espris du sainct amour,
Où luisoit autre fois des graces la merueille.

Mais bien c'est vne veufue & de plus affligée,
Qui fuit par les deserts la rigueur des tyrans;
Et qui comme Rachel, pleurant pour ses enfans,
Ne se peut consoler tant elle est outragée.

Si est-ce, ô Tout-puissant, que c'est encor ta fille,
Qui du creux du rocher te presente sa voix;
C'est ta Ierusalem, qui dit à cette fois
Que ton courroux est grand & sa force debile:

Souuienne toy, Seigneur, de ta saincte Alliance
Promise à ton Abram & à tes seruiteurs,
Afin que ta pitié, aprez tant de douleurs,
Nous ralie auec toy par vne repentance.

Mais las ! helas ie crain que ſa faueur cachée
Ne ſoit l'auant-côureur d'vn plus grand iugement ;
D'autant que les mocqueurs diſent ouuertement
Que Dieu pour ſon troupeau à l'oreille bouchée.

Car ainſi en parloient, peu auant le deluge,
Ceux à qui l'on preſchoit le courroux à venir,
Et qu'ils euſſent prudens peu auſſi preuenir,
Apaiſant penitens la voix du iuſte Iuge.

Ie ſçay que le peruers dira que dans la nuë
Eſt empreint ce bel arc qui nous aſseure tous ;
Mais en vain il diſcourt, car là eſt le courroux
Qui doit auſsi venir, ſa couleur eſt connuë.

Car celuy qui comprend par la corde azurée
La promeſſe de Dieu contre l'effort de l'eau,
Doit tenir pour certain que le rouge eſt vn ſceau,
Qui dit du dernier feu la ſentence aſſeurée.

CHRIST *deſcendra du Ciel du plus haut de ſa gloire,*
Sur ſon char triomphal, ou trois fois trois grands rangs
D'Anges aſsiſteront, pour humbles le ſeruans,
L'entendre denoncer ſon Iugement notoire.

L'vn oira ſa pitié, l'autre ſa voix ſeuere,
L'vn verra le ſalut & l'autre la douleur,
L'vn ſera eſleuè, & l'autre auec terreur
Precipitè en bas ou regne la miſere.

Car l'Ange ayant cité au ſon de la trompette
Le gouffre qui enterre, à regorger les morts;
Les tombeaux s'ouuriront, d'où ſortiront les corps
Eſueillez pour oüir leur derniere retraitte.

Non qu'ainſi il arriue en ce grand iour terrible,
A ceux lors qui viuans verront l'embrazement;
Car la vie & la mort feront qu'en vn moment
Changez, ils entendront ceſte voix douce-horrible.

Horrible aux reprouuez, diſant, maudite engeance,
Allez ſouffrir du feu les tourments plus affreux:
Allez grincer vos dents au gouffre tenebreux,
D'où n'approche iamais d'en ſortir l'eſperance.

Mais aux ſiens en douceur, venez troupe fidelle,
Poßeder le repos tant de fois deſiré:
Venez! mes bien-aymez, c'eſt vn lot aſſeuré,
Dieu le veut & pour vous ſa grace eſt eternelle.

Ce propos acheué, comme on void par la plaine
Vn meuſnier ſatisfaict, apres vn long trauail,
Arreſter ſon moulin, deſcendre du portail
Pour ceder à quelqu'autre & ſon ſoin & ſa peine:

De meſme le Paſteur, obſeruant que les heures
Trompeuſes redoubloient, ceda auec credit
La chaire au plus prochain du Moulin, qui nous dit,
Freres vous auez oüy nos cuiſantes froiſſeures.

Pourtant

Pourtant ce tiendra coy l'homme prudent & sage,
Tandis (nous dit Amos) que les iours sont mauuais,
Et que pour endurer des miseres le faix,
Il nous conuient soigneux d'obseruer ce passage.

Veu que s'il y eut peuple à qui cette Prudence
Fut iamais necessaire, elle est aux estrangers,
Qui, durant leur exil, encourent les dangers
De ceux-là que Satan porte à la violence.

Car c'est ce qu'il entend, puis qu'il faut que l'Eglise
Soit estrangere au monde & pleine de combats,
Que nous nous preparions, aux despends des hazards,
A suiure le conseil qui mene à la franchise.

Qui est que nul de nous, marchant en ceste guerre,
Ne doit se surcharger d'inutiles fardeaux;
Ny moins s'entortiller dans les fascheux cordeaux
Du soin, qui violent nous attache à la terre.

Ains mesnager l'aduis de Ioseph à ses freres,
Lors qu'en les renuoyant il leur dit sur la fin,
Allez sans quereller, ny prendre le chemin
Qui pourroit esgaré accroistre vos miseres.

C'est aussi du conseil l'ordonnance arrestée
Que donne le Seigneur nous addressant ces mots:
Qui veut trouuer le Pere & iouïr du repos,
Il doit porter la croix que le Fils a portée.

Croix qui nous dit souuent que, plus on nous outrage,
Et plus il est requis que nous soyons constans:
Et que c'est en souffrant que vaincrons par le temps,
Le monde, le peché, Satan & son ouurage.

Mais comme il est certain que toute la Prudence
Qui rend l'homme constant, est vn pur don de Dieu,
Prions donc d'vne voix qu'il luy plaise en ce lieu,
Nous la donner à tous auec perseuerance.

Afin qu'ayans passé le temps de la tristesse,
Pour paruenir à CHRIST qui est nostre support;
Puissions trouuer les iours de ioye & de confort,
Et ainsi le louër & sans fin & sans cesse.





CHANT V.

Ce cinquiesme chant represente plus particulierement par vne vigne, l'Estat & la conduitte de l'Eglise, tant par le trauail, soin & diligence de ceux à qui Dieu la commet en charge, que par la bonne Discipline exercée en icelle.

DAns les fleuris destours du plus beau du parterre,
Où n'agueres paissoit le bercail du Seigneur,
Me fut represente la beauté & l'honneur
D'vne vigne en bonté plus digne que la terre.
Tout au tour de l'enclos croist vn rang delectable
D'arbres qui tousiours verds, l'abrient en tout temps:
Si que l'hoste des bois ny l'animal des champs,
Ne peuuent l'outrager, elle est indommageable.

Le Soleil tousiours beau l'œillade, la carresse;
Le Ciel tousiours serain luy renuoye ses pleurs:
Puis le bon vigneron auec ses seruiteurs,
La cultiuent si bien qu'elle produit sans cesse.

Car tout ainsi qu'on void l'industrieux rustique
Mesnager quelque champ pour le rendre fertil,
Beschant ore la terre, & tantost d'vn outil,
Arracher le chardon qui quelque fois le pique.

Ces vignerons prudens, sous la faueur du maistre,
Rayent ores le dos d'vn penible cousteau:
Et tantost aux clairs yeux du Soleil le plus beau,
Ils plantent la crossette or' à gauche or' à dextre.

Puis bouënt en my-Mars la vigne ainsi plantée,
Binnent la tierce en temps, l'emondent & la taillent,
La deschaussent l'aydant, ses eschallats luy baillent,
Tant qu'en Septembre apres sa liqueur est goustée.

Rauy d'vn si grand soin, estonné ie m'aduise
De les entretenir, pour sçauoir le sujet,
Mais tandis vne voix me dit, sois satisfait,
Le Sep est IESVS CHRIST, *les sarmens son* Eglise.

Ainsi le vigneron represente le Pere,
Qui emonde du Sep le serment qui destruit;
Et les vrais seruiteurs, ceux lesquels il instruit
Pour cultiuer le plant que sa grace prefere.

De ce ſujet nouueau, ſoit que ce ſoit vn ſonge,
Que mon eſprit a veu, où bien ſoit qu'eſueillé,
Il aye pleu à Dieu me l'auoir reuelé,
Lecteur, fay ton profit ſans qu'autre ſoin te ronge.
De moy il me ſuffit que ceſte voix m'encharge,
D'obſeruer diligent ces vaillants vignerons;
Car elle adiouſte icy, ce ſont tes compagnons,
Par leſquels tu verras plus amplement ta charge.
Alors, pour m'enſeigner à duire la Ieuneſſe,
I'apperçoy que les vns allans par les maiſons,
Catechiſoient ſoigneux par leurs ſainctes leçons,
Ceux auſquels comme eſleuz appartient la promeſſe.
Autres d'vn meſme pas alloient par les eſcoles,
Voir ſi les Precepteurs s'acquittent du deuoir;
Remonſtrans aux enfans combien duit le ſçauoir,
Par beaux enſeignemens & par douces parolles.
Car comme les enfans ſont vne pepiniere
Qui ſert à repeupler la vigne du Seigneur;
Auſsi eſt-ce à celuy qui prend ſoin du labeur,
A les mettre au chemin d'vne ſaincte carriere.
Ce deuoir eſtant faict vers le ſçion plus digne,
Cependant que le Ciel luy donne accroiſſement,
Chacun dans ſon cartier cultiue le ſarment,
Qui pourroit empirant endommager la vigne.

Car ſi par les cantons ou s'eſtend leur puiſſance,
S'en trouue qui fougueux querellent de leger ;
On les void diligens ſi bien les meſnager,
Que maint trouue la paix auec la remonſtrance:
Non pas que ie le die, en flattant les plus ſages,
Pour excuſer le mal que i'ay mis en auant :
Non, mais pour diſtinguer les autres, qui ſouuent
Tranſportez de fureur, les payeront d'outrages.
Semblables à ceux-là que Bacchus par rencontre
Eſtourdit de cerueau, & qui dans ſa liqueur,
Querellent mutinez l'amy, qui en douceur,
Tache à les ſoulager, où bien qui leur remonſtre.
Ainſi l'homme indiſcret, ſentant preſſer l'vlcere,
Par la main qui du mal veut chaſſer le venin,
S'eſcrie deſpité blaſmant le Medecin,
Qui expert l'entreprend ſans l'effort du cautere.
Car de vray on en void au fort de la furie,
Voire apres quelque fois ſur le moindre rapport,
Qui au lieu d'obeir & tomber en accord,
Se roidiſſent tant plus que plus on les en prie.
Teſmoin ce franc mutin qui n'agueres en place,
Où aſſiſtoit ſoigneux la guide du cartier,
Sans meſme l'eſcouter, comme adroit au meſtier,
Luy aſſeura le coup pluſtoſt que la menace.

Teſmoins auſſi ceux-là; qui experts en malice,
Leur firent eſpouſer leurs procez intentez:
Teſmoins les lieux diuers par eux tant frequentez,
Pour les auoir contraints à demander Iuſtice.

Mais qui ma incité à conter cette iniure,
Veu que du ſainct banquet ce mal les a exclus;
Fy, Quittons ces mutins, mon vers n'en parlons plus,
Si ce n'eſt en priant pour en haſter la cure.

Toy donc qui les connois & qui vois la malice
Qui ainſi les roidit, ſans ſentir leurs pechez,
Conuerty-les, Seigneur, afin que mieux touchez,
Ils rentrent dans ta vigne appaiſant ta Iuſtice.

Et nous quoy que greuez, pour trouuer allegeance,
Fay que les rencontrans, au lieu de nous haſter,
Puiſſions tant qu'en nous eſt ſi bien les ſupporter,
Qu'en laiſſions à toy ſeul diſputer la vengeance.

L'ouurier qui deſire auancer ſon ouurage,
Bien qu'il trouue en tiſſant quelque fil deſuoyé,
Ne quitte le trauail, ains l'ayant renoüé,
Faict voir plus que deuant ce qu'il a de courage.

De meſme ayant trouuè en ourdiſſant ma voile,
Quelque fil ſur l'outil diſtrait ou mal couché;
Si ne veux-je pourtant, apres l'auoir touché,
Qu'il m'empeſche ſubtil de parfaire ma toile.

Car desia ie les voy l'vn & l'autre en sa claße,
Visitans les troupeaux qui leur sont imposez;
Pour voir & sçauoir d'eux s'ils sont bien disposez
A receuoir de CHRIST & le corps & la grace.

Les exhortans sur tout, si par haine ou rancune
A l'endroit du prochain ils n'estoient bien d'accord,
De vouloir s'accorder, afin qu'auec confort
Ils s'aprochent de CHRIST tandis qu'il importune.

De ce conseil donné si lors quelqu'vn decline,
Voulant comme rebelle au sainct banquet venir:
On luy dit l'auisant qu'il doit s'en abstenir,
Tant qu'il y soit pourueu au lieu de discipline.

Où se trouuant mandé, tost apres la priere
Que l'on adresse à Dieu en faueur du troupeau,
Son mal on luy remonstre, on luy dit le nouueau,
Lors qu'au lieu d'auancer il recule en arriere.

Cela faict & qu'apres il resiste à l'Eglise,
Mesprisant son salut par trois diuerses fois,
C'est ainsi qu'en public il oit la mesme voix
Prier Dieu le toucher, afin qu'il se rauise.

En fin si rien ne sert, comme Dieu par la vigne
Monstre que tout sarment qui ne produit son fruict
Doit estre retranché, außi tost on poursuit
A l'esbrancher du Sep comme du tout indigne.

Le

Le desir de reuoir ces bons pilliers d'Eglise
Aßemblez au Senat, me conduit si a point,
Que paruenu entr'eux, ie vy de poinct en poinct,
Du lieu disciplinė la regle plus precise.
On y cherit les bons, les mauuais on appaise,
Auise l'imprudent, conseille l'esuentė,
L'ignorant est instruit, l'insolent supportė,
Et le simple par eux est tirė du mal-ayse.
La veufue en sa clameur, tant soit elle angoißėe,
Y reçoit du support la consolation;
L'orphelin on embrasse auec compaßion,
Et la cause du pauure est par eux redreßėe.
Là mesme l'estranger, ayant forte partie
A debattre le sien, quoy qu'ailleurs disputė,
Appellant au Senat & le faict rapportė,
En depart satisfaict benissant la sortie.
Bref on y rend le droict, apaise les querelles,
Les procez, les debats, & les mots agitez:
L'on y censure ceux, les ayans exhortez,
Qui du conseil donnė n'obseruent les parcelles.
Ce que ie prise aussi est qu'on registre au liure
La cause d'vn chacun, le temps, ou ses delais;
Tant pour les obliger l'vn & l'autre à la paix,
Que pour les empescher d'aller ailleurs poursuiure.

L'on y registre encor les couples qu'on marie,
Et autres se rangeans, & autres baptisez;
L'on y registre ceux par eux catechisez,
Pour y trouuer leurs noms, parens, iour & patrie.

On y fait examen de ceux de mois à autre
Qui sortent de Babel pour loger en Sion;
Là leur est enseigné pour leur instruction,
Ce qui est du salut, façonnant l'vn & l'autre.

Car comme au gay Printemps on oit dans vn boscage
Vn sçauant rossignol, pour duire ses petits,
Leur donner à chacun, par chants alternatifs,
Leçon qui les distingue au tin-tin du ramage:

Le Pasteur preparé auec sa compagnie,
Selon qu'il void les vns dignes de sa leçon,
Il les distingue aussi diuisant sa chanson,
Ore haute ore basse, & ainsi les manie.

Demandant aux premiers, traittant de Dieu le Pere,
Ce qu'emporte le mot l'appellant Tout-puissant;
Puis les ayans oüis, c'est lors en l'exposant,
Qu'il leur faict conceuoir par la voix qui opere.

Disant, que Dieu de rien, par sa Toute-puissance,
Crea le Ciel luisant, l'air, la terre & les mers:
Dieu fit les animaux, & les poissons diuers,
Auec le tout du Tout, qui prit forme où essence.

Dieu fit des purs Esprits les legions isnelles,
Qui sainctes à ses pieds, au seul clin de son œil,
Partent, soit pour ayder aux siens en temps de deuil,
Où soit pour foudroyer ceux qui luy sont rebelles.

De ce point mieux instruis, il vient au mot de Pere,
Discret leur enseignant par ce seul argument,
Auant qu'il y eust temps, estre ou commencement,
Dieu engendra son Fils, sans semence & sans mere.

Son Fils, son bien-aymé, sa Parole eternelle,
L'ayant declaré tel, lors que du Ciel tonnant
Vne voix au Iordain, l'Esprit l'accompagnant,
Dit, c'est icy le Fils de ma gloire immortelle.

Mesmes que de ces deux vnis en leur puissance,
Est procedé l'Esprit, de qui la deité
Les esgalle en pouuoir de toute eternité,
Pouuoir qui fait que trois ne sont qu'vn en essence.

Combien qu'il leur discerne & pose pour doctrine,
Trois personnes en Dieu (l'vne le Createur,
La seconde, son Fils, nostre vray Redempteur,
Et l'autre son Esprit) qui d'vn font vne trine.

A d'autres il apprend qu'il n'y a qu'vne Eglise,
Ore qu'en diuers lieux, dont CHRIST *seul est le chef:*
Il leur apprend que Dieu, la gardant de meschef,
La cherit comme vn corps qui sainct ne se diuise.

Leur remonstrant à tous, que l'vnité d'icelle
Consiste en l'vnion qui est entre les saincts;
Et qui sanctifiez & de cœur & de mains,
La parferont au Ciel en la ioye eternelle.
Il enseigne aux derniers que Dieu par la priere,
Veut seul estre inuoqué, bien qu'au nom de son Fils;
Et que par Foy l'Esprit, selon qu'il est prefix,
Nous faict trouuer en CHRIST *sa grace singuliere.*
Inferant que la Foy est vne subsistance
Des choses qu'on espere & que l'œil ne peut voir;
La Foy œuure en nos cœurs & y faict conceuoir
Les promesses de Dieu, voire auec asseurance.
En fin il leur apprend que Dieu pour son Eglise,
A ordonné deux sçeaux qui sont les Sacremens:
Sur tout à discerner l'Esprit des Elemens,
Là estant du salut la chose plus requise.
Si bien que tost apres, où dans la mesme espace,
Chacun d'eux est receu au Temple du Seigneur:
Car s'il s'en trouue aucun par trop imbu d'erreur,
On l'instruit de nouueau pour deuot prendre place.
De mon fil entrepris la memoire me porte,
Auant de clorre icy mon chant encommencé,
A parler d'vn deuoir, puis qu'il m'a deuancé,
Qui m'oblige tant plus que plus il reconforte.

Car là i'ay obseruè, quand du haut Ciel l'orage,
En menaçant la vigne, attristoit l'atelier;
Lors ces bons vignerons resouds à publier
Vn Ieusne à l'Eternel qui sainct les encourage.

Non, il me semble encor les voir tous dans le Temple
Du matin iusqu'au soir prosternez à genoux;
Et dire, ô Tout-puissant, nous voyons ton courroux,
Courroux qui à bon droict s'embraze sans exemple.

Nous auons abusé des dons de ta largesse,
Abusant du deuoir requis en tes autels;
Nous nous sommes vantez de nos biens temporels,
Les deuoyans du pauure au fort de sa detresse.

Nous auons oublié la douleur que nos peres
Souffroient pour nous placer en lieu de seureté:
Nous auons oublié la rude austerité,
De l'exil qui piteux les combloit de miseres.

Nous auons dit tout haut qui craindra la malice
Des temps? le Ciel nous rit & comble de faueurs;
Et ainsi presumans de nos riches honneurs,
Auons roidy le col & pâlié le vice.

Si que nous qui estions aux autres en exemple
D'Atrempance & de zele, au fort du chastiment;
Les forçons maintenant à dire ouuertement,
Que nos comportemens sont indignes du Temple.

Nos brillans, nos atours, & nos perles de compte,
Pour surpaßer tout autre en pompe & vanitè;
Leur ont faict demander qui nous auons esté,
Voire helas! nous le dire aux despends de la honte.

Mesmes de nos banquets l'exceßiue despence,
Le bal, nos chariots, & l'orgueil des enfans,
Leur ont faict publier, en nous monstrans les dents,
Que n'auons plus des dons que la feinte aparence.

C'est pourquoy prosternez aux pieds de ta Iustice,
Vaincus, nous ne pouuons plaider cause d'erreur:
Mais bien en nous iugeans dignes de ta fureur,
Tristes nous te prions de nous estre propice.

Pardonne nous, Seigneur, cette mesconnoissance
Qu'auons faict du repos & des aduersitez:
Pardonne les excez de nos mondanitez,
Qui font qu'on nous descrie en ces temps de souffrance.

Pardonne à nos enfans cette humeur qui friuole
Les porte à s'esleuer aux yeux de ton courroux:
Pardonne, ô Eternel, & à eux & à nous,
Le mespris qu'auons faict de ta saincte Parole.

Afin que mieux touchez, au lieu que ton orage
En menaçant ta vigne, enfante nos ennuis,
Puißions, nous amendans, porter de si bons fruits,
Que tu sois nostre Dieu & nous ton heritage.



CHANT VI.

Ce dernier chant inuite l'Eglise a continuer le Ieusne, puis il traitte des censures Ecclesiastiques, du soin deu aux Pasteurs, du Colloque, & apres d'vn aduertissement en forme de remonstrance, tant à ceux qui sont refractaires en l'Eglise, qu'à d'autres qui negligent tout deuoir. Concluant par vne vraye & sincere reconnoissance des faueurs de Dieu enuers ceux qu'il retire de la calamité, pour le seruir en pays estranger.

LOrs qu'à trauers de l'air, vn feu perçãt la nuë,
Lance de toutes parts ses esclairs plus luisans:
Où biẽ quãd l'entre-choc des Autans mugissãs,
Escarte le berger sous la roche cornuë.

Le nocher estonné, redoutant la tempeste,
Ne se contente en mer pour vne fois bouger ;
Ains trauaille tant plus que plus croist le danger,
Voire apres quelque fois aprehendant vn reste.
De mesme le Pasteur, tost apres la iournée,
Du Ieusne celebré, zelé d'vn sainct deuoir,
Se presente à l'autel pour nous ramenteuoir
Des menaces du Ciel la sentence donnée.
Disant, pour bien ieusner, le Ieusne on doit comprendre,
Comme n'estant assez de gemir vne fois,
Pour apres se roidir & enfreindre les Loix
Du Dieu qui sçait frapper aussi bien que defendre.
Car bien que de nos yeux s'escarte vn peu l'orage,
Où que Dieu pour vn temps espargne nos fruictiers ;
Si est-ce que l'esclat rauage les cartiers
De ceux qui affligez ont part à l'heritage.
Et que ces grands tisons, rescous par la merueille
Du feu que la pitié à renuoyez icy,
Nous font assez sçauoir que Dieu s'est endurcy,
Et que pour nos pechez il nous rend la pareille.
Si bien que l'vn & l'autre or' en diuerses sortes,
Nous preschent diligens la perte de Salem,
Disans priez que paix soit en Ierusalem,
Et que prosperité habite dans ses portes.

L'ardent

L'ardent desir és cœurs des autres ayans charge
D'vn sainct amendement, comme vrais conducteurs,
Les aßemble au Senat auec ces bons Pasteurs,
Pour voir si chacun d'eux s'acquitte bien au large.

Commençant, c'est à nous que Dieu a mis en place,
Pour seruir au troupeau de phare dans sa nuict,
A sçauoir si celuy qui les autres conduit,
Auroit point negligent prouoqué la menace.

Là rien n'est oublié, chacun est censurable
Qui n'exerce soigneux sa charge exactement;
Ses mœurs, sa loyauté & son comportement,
Sont du vray tresbuchet la recherche equitable.

Car ceux du premier rang, pour monstrer bonne exẽple,
Departent de la place où l'vn des conducteurs
Tandis demande à tous, sçauoir si les Pasteurs
Auroient point s'oublians negligé le sainct Temple.

L'examen est exact, mais si nul ne les charge
De chose qui les taxe au regard du deuoir,
Le second rang les suit, ayant receu pouuoir
De les faire rentrer pour vaquer à leur charge.

Le mesme luy est fait, le mesme au dernier ordre;
Si bien que rassemblez, le Pasteur außi tost
Prononce deuant tous, or que nostre depost
Soit tel que maintenant on n'y trouue que mordre,

R

Si eſt-ce que Dieu void la moindre des penſees
Qui entre dans le cœur, car il fend les plus durs;
Dieu void dans le ſecret des eſprits plus obſcurs,
Pour deſcouurir au iour les fautes diſpenſees.
Pourtant il eſt requis que chacun examine
Ce qu'il tient de caché pour auſſi l'amender;
De peur que l'Eternel au lieu de nous aider,
Ne nous face ſentir le mal qui extermine.
Ayant veu ce deuoir, vn autre ſe preſente,
Mais qui n'eſt adreßé qu'à ceux du ſecond rang:
Car celle qui m'anime & qui m'appelle au banc,
M'aßeure pour cela que Dieu le repreſente.
Diſant, tu dois ſoigneux (de plus ie t'en encharge)
Contenter mes Paſteurs des biens qui leur ſont deus:
Tu le dois faire en temps & par dons aßidus
Les encourager tous, ce ſera ta deſcharge.
Car ſi le vigneron eſt digne de ſalaire,
L'artiſan du loyer, du ſien le ſeruiteur;
Pourrois-tu negliger la peine du Paſteur,
Qui t'enſeigne de CHRIST *la grace ſalutaire.*
Non, tu le dois cherir, ta charge t'y conuie,
Et apres ſon decez prendre ſa veufue à cœur;
Tu la dois conſoler au fort de ſa douleur,
Et luy eſtre en ſupport tout le temps de ſa vie.

Tu dois à ses enfans la charité de pere,
Qui est d'auoir esgard qu'ils soient tous gens de bien;
Tu ny dois espargner chose qui soit du tien,
Car qui faut en cela Dieu luy sera seuere.

Hé Dieu qui sont ceux-cy qui ont si bonne mine
Portans pour estendart deux testaments ouuerts?
Et dont l'œil penetrant semble voir à trauers
Des choses que le Ciel en son temps determine?

I'ose dire à les voir manier la balance,
Que Iustice en leur main est le signe euident,
Et par la colombelle en l'autre & le serpent,
Qu'en eux Simplicité se trouue auec Prudence.

Si mon sens ne me trompe, obseruant leurs deuises,
Ce sont ceux du Colloque assemblez en ce lieu:
Veu desia qu'on les void ayans inuoqué Dieu,
Ne faire qu'vn seul corps de diuerses Eglises.

Ce sont eux i'en suis seur, car si quelque heretique
Persiste en son erreur apres l'auoir instruit,
Là est faict son procez & de plus on poursuit
A le declarer tel par sentence publique.

Le mesme est fait à ceux à qui pour ne deplaire
Est permis d'appeller au Colloque ordonné;
Car où ils sont absous, où le faict condamné,
Par l'immuable arrest qui termine l'affaire.

Le Pasteur n'est exempt de la mesme mesure,
Lors que contentieux il rompt l'authorité ;
Car luy qui doit prescher la paix en charité,
Doit aussi du mespris receuoir la censure.

Ny aucun du Senat tant digne soit la charge,
Voulant se preualoir contre l'arrest donné :
Moins encor cestuy-là qui d'vn traict obstiné,
Chicane son prochain du procez qui le charge.

Bref le iuste & l'iniuste, en ces grands iours d'assizes,
Y sont sentenciez iudicieusement ;
Car on y rend le droict aux bons esgallement,
Et la censure à ceux qui troublent les Eglises.

Comme ie m'auançois quittant cet esquipage,
Pour rentrer au Senat auec nos deux commis ;
Ma guide me trouuant me dit, pais mes brebis,
Car icy pour finir commence ton ouurage.

A ces mots, comme on void vne terre emotée,
Cherir seiche d'humeur la rosée des Cieux ;
L'aise me saute au cœur pensant deuotieux
Que i'encommencerois ma charge ainsi cottée.

Mais elle adiouste icy, si apres ta descharge
Tu estois r'appellé pour la seconde fois,
Tu ne dois imiter ceux qui de viue-voix
Refusent de seruir tant plus ie leur encharge.

Car pourrois-tu ingrat d'vn œil louche & rebelle,
Voir celle dont le ſein ta nourry de pur laict
Requerir ta faueur en vn ſi beau ſubjet,
Et refuſer comme eux ce que doit tout fidelle.

Helas ! que n'ay-je faict pourtant à les induire
(Dit-elle) à ce deuoir & de pres de loin :
Ie les ay acconduis , & de plus au beſoin
Repouſſé l'ennemy qui vouloit les ſeduire.

Non , ie les ay portez comme deſſus mes aiſles,
Leur donnant à ſouhait la paſture du Ciel :
Ie leur ay faict gouſter la douceur & le miel
Du Nectar deſcoulant des graces immortelles.

Voire pour les combler d'honneurs & de richeſſes,
Le Ciel en ma faueur à ouuert ſes threſors :
Ie leur ay faict ſentir & dedans & dehors,
La proſperité meſme eſpouſant leurs trauerſes.

I'ay d'vn ſoin aſsidu , eſleuè la Ieuneſſe
De leurs tendres enfans à la crainte de Dieu,
Et les catechiſans leur ay dit ſur le lieu
Ce qui les obligeoit à me tenir promeſſe.

Mais las ! ſi maintenant ie penſe les reprendre,
Pour leur ramenteuoir ce qui eſt du deuoir,
Ils oſent dire ingrats que ie me dois pouruoir,
Et qu'ils ont reſolu d'aller ailleurs apprendre.

Ainsi des fils peruers le naturel austere,
Dans ce siecle tortu ou Satan fait sa main,
Neglige ceux souuent de qui le tendre sein,
Leur seruoit au besoin & de laict & de mere.

Si ne veux-je pourtant que mon soin les oublie,
Ie les ay trop cheris pour les abandonner;
Parquoy parlant à eux, sans plus leur pardonner,
Tache a les ramener, que Dieu ne les chastie.

Dy leur donc de ma part, qu'autre fois en Egipte
Ioseph se trouua grand, Pharo le cherissoit;
Mais ore que puissant tant plus il s'auançoit,
Et plus prenoit a cœur son peuple Israëlite.

Et si cela ne sert, ains voulans contredire,
Disent qu'il pourroit sourdre vn iour tel changement,
Qu'il y auroit danger pour ceux qui autrement
Estans nez au pays, s'en trouueroient de pire.

Tu leur repartiras d'vn seul coup qui les frappe,
Ce qui est auenu au peuple bazané
Plaidant or' sa naissance or' son droict surané,
Et n'a laissé pourtant d'estre pris a la trape.

Cent & trente ans du moins ceste race moresse,
Auoit tenu cartier auec ceux du pays,
Lors qu'au son d'vn Edit, hays où non hays,
Chacun d'eux fut contraint de partir en detresse.

Ie sçay qu'ils te diront que la chose difere,
Et qu'eux viuoient pour lors sous vn peuple bigot;
Et nous sous la faueur d'vn Prince si deuot
Que de l'auoir pensé est mesprendre l'affaire.
Accorde leur cela pour estre veritable,
Que nous viuons icy protegez de la peur;
Mais quand Dieu veut punir, dy leur que la faueur
Se change quelque fois en ire espouuentable.
Tu dois sçauoir de plus qu'ils ont vne coustume,
Selon que me l'ont dit diuers des conducteurs,
De respondre finets auoir de bons Pasteurs,
Et dont ils sont contens, mais presse l'apostume.
Car la responce sert que nous disons le mesme,
Et que plusieurs de nous qui frequentons ce lieu
Les entendent aussi en glorifians Dieu
Des dons qu'il leur depart en vn temps si extrême.
Insistant toute fois que l'excuse donnée
Ne peut ny plaire à Dieu, ny aider au prochain:
Car si chacun quittoit que deuiendroit ce sein
Qui nourrit en tout temps la troupe abandonnée?
N'imite non plus ceux qui se disent du Temple,
Et negligent pourtant l'assistance des siens;
Disans quand on les presse auoir donnè leurs biens,
Où pour chose semblable, où ailleurs sans exemple.

Et ainsi diuisez ont pris vne habitude
D'aller de place en place & d'autel en autel,
Desuoyans la pitié de ceux que l'Immortel,
A tant recommandez, dont croist la multitude.

Car i'en ay rencontré au temps de mes collectes,
Quand la necessité me fit parler aux miens,
Qui esleuez en grade & regorgeans de biens,
Refuserent ingrats d'aider à mes disettes.

Bien qu'ailleurs du depuis és iours de nos parades,
Là où le plus taquin faict voir sa vanité,
Ie les ay veus foncer auec temerité
Leurs dons, pour exceder l'vn & l'autre en brauades.

Tesmoin ce haut colosse, où depuis vne espace,
On a veu engager la pite du chetif;
Tesmoins ces grands tableaux qui depeignoient au vif
De nos premiers desseins la trop commune audace.

Tesmoin aussi du lin la plaisante tissure,
Offerte de nouueau aux grands nos Senateurs;
Veu que ceux qui premiers en furent les autheurs
Veulent s'en desportans m'en laisser la censure.

Tels que fut autre fois la Secte Pharisée,
Car rien ne luy coustoit pourueu qu'il fust conu;
Autrement son present estoit si retenu,
Que chacun l'obseruoit, quoy que fine & rusée.

A ces gens tu diras, tant belle soit l'excuse,
Pour m'auoir desBarrée & d'amis & de biens;
Que Dieu de main diuerse en fournira les siens,
Voire lors que l'ingrat perira & sa ruse.
Reprend aussi ceux-là, qui au sortir du Temple,
Disent mal-auisez, que souuent les Pasteurs
Censurent en public le vice és auditeurs,
Duquel la tache en eux s'en peut dire l'exemple.
Et ainsi les taxans diront qu'ils ont au large
Des yeux pour contempler tout ce que l'on y fait,
Mais retournant chez eux qu'ils ouurent le buffet,
Pour les ayans cachez abuser de leur charge.
Car pose qu'ainsi fut & la faute criblée,
On doit quitter le mal sans blasmer le sçauoir;
On doit suiure l'aduis qui nous dit le deuoir,
Et *prier Dieu pour eux, comme eux pour l'assemblée.*
Or les pires du rang ce sont ces Epicures,
Que tu dois esuiter comme vn bourbier infect:
Tu les discerneras au poil de l'atiffet,
Où au gibier vené par leurs taches impures.
Car tu dois obseruer que depuis vne espace,
L'vn d'eux pour me tromper s'estoit rangé des miens;
Et *qu'en le descouurant par ceux supposez siens,*
Pour esuiter ma voix me quitte auec audace.

Mais il a beau vanter sa grand tour Pharonide,
L'Olympe à Iupiter, son temple Ephesien;
Il a beau me monstrer l'idole Rhodien,
Le Mausol' d'Artemis, ses Murs, sa Pyramide.
Tout cela ne m'esmeut, s'il ne blanchit son âme,
Et conuerty à Dieu ne m'adresse ses pleurs;
Car ie n'ay autre but que de voir les pecheurs
S'amendans effacer ce qui cause le blâme.
Ce discours acheué, ma guide au Ciel s'enuole,
Pour humble demander à Dieu nostre pardon;
Parquoy en attendant son retour & le don,
Ie veux me preparer par vn vers qui console.
Ie n'escris plus des temps l'histoire lamentable,
Pour m'auoir tant de fois faict perdre le repos,
Non ie n'escoute plus la cruelle Atropos,
Qui crie feu & sang de voix impitoyable.
Mais ie chante, Eternel, ie chante à ta loüange
Que plus on nous afflige & plus nous respirons:
Plus grands sont nos tourmens, plus nous te reuerons
Soit en pays natal, où soit en terre estrange.
Ie chante que c'est toy, en nous tirans des flâmes,
Qui nous as acconduis pour habiter ce lieu:
Ie chante que ton bras, voire ton bras, ô Dieu,
A fait qu'en longue paix nous possedons nos âmes.

Ie chante que ta voix seule a fait que le Prince
Nous permet vn autel digne de ta bonté:
Ie chante qu'en tout temps, apres l'aduersité,
Sommes cheris des siens de Prouince en Prouince.

Bref ie chante qu'vn Roy sous ta faueur plus digne,
Ayant submis son Sceptre au Sceptre de tes Loix,
Faict aussi que son peuple, en surpassant tous Roys,
Boit & mange en repos vn chacun sous sa vigne.

Soient donc tousiours ainsi, ô Dieu & pour ta gloire
Tes Edits reuerez sous ton Sceptre Puissant;
Afin qu'en tes autels puissions, te benissant,
Tousiours tousiours ainsi en dire la memoire.

Ce fut lors que ma guide, au retour de la nuë,
D'vn chant tout gratieux m'addressa ce propos,
Le pardon est donné, mais Dieu y joint ces mots,
Pourueu qu'à me seruir mon peuple continuë.

FIN.